

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE CYCLOGRAMMA UNIVERSEL

VIN MARIANI.

*Le plus efficace et le plus agréable
des toniques et des stimulants.*



Ne constipant jamais

A MARIANI

Il est parfait, en vérité
Ce vin qui vous rend la santé
Et qui dissipe l'humeur noire.
Il est de telle qualité
Que du moment qu'on l'a goûté
On voudrait tous les jours se croire
Languisant et débilité,
Pour avoir prétexte à le boire.

VICTORIEN SARDOU

DOSE: — Un verre à Bordeaux avant ou après les principaux
repas, pour les enfants un verre à Madère est suffisant.

LAWRENCE A. WILSON & Cie, Montreal
Seuls agents au Canada.

VOL. III - NO. 21

Samedi, le 6 Février 1897

SOMMAIRE DES GRAVURES :
ACTUALITES — Les Pestifères aux Indes : la Fuite des Habitants.
SCENE DE L'ACCIDENT DE CHEMIN DE FER, SUR L'INTERCOLONIAL
L'Hospice Auclair — Le Supérieur des Frères de la Doctrine Chrétienne.
BEAUX-ARTS — Un Baptême en Espagne — Le Mendiant.
MONTENEGRO — La Danse des Glaives
MONUMENTS RELIGIEUX — La Chaire de Saint-Ouen, a Rouen
ROME — PORTIQUE D'OCTAVIE, MARCHÉ AUX POISSONS
RUSSIE — L'Eglise de la Nativité a Moscou — Manœuvres d'Hiver : Un Cam-
pement d'artillerie
SUISSE — Les Jeux Nationaux : la Lutte
Histoire de Napoleon — La Femme en Blanc — Nombreuses gravures comiques.

LE NUMERO : 5 CENTIMS

Bureau et Atelier de Photogravure : 1560, rue Notre-Dame, Montreal.



LA COMPAGNIE DE PHOTO-GRAVURE
COMMERCIALE
 1560 RUE NOTRE-DAME
 MONTREAL

DESSIN ET GRAVURES
 POUR
 LIVRES, JOURNAUX
 ET LE COMMERCE, POUR
 L'INDUSTRIE, POUR
 FACTURES,
 CARTES, D'AFFAIRES, PROSPECTUS,
 PROGRAMMES, AFFICHES, MENUS.

Le Cyclorama Universel

JOURNAL HEBDOMADAIRE.....

.....D'ILLUSTRATIONS

ABONNEMENT : { UN AN, - \$2.50
 SIX MOIS, \$1.25 }

La file du CYCLORAMA UNIVERSEL forme à la fin de l'année deux magnifiques volumes de plus de 700 pages.

BUREAU ET ATELIER DE PHOTOGRAVURE :
 1560, RUE NOTRE-DAME
 MONTREAL

PRIME No 5

UNE MONTRE EN NICKEL

Nous pouvons disposer d'un nombre limité de Montres, que nous offrons à nos lecteurs à aussi bonnes conditions que possible, comme on peut s'en assurer en lisant ce qui suit :

C'est une montre à remontoir, en nickel ; mais une véritable montre et non un mouvement d'horloge dans un boîtier : il suffit de la remonter quelques tours pour qu'elle marque le temps pendant trente heures.

CONDITIONS

Tout abonné qui paiera un an d'avance aura droit à la prime No 5 au prix excessivement bas de 50 centins.

Tout abonné qui paiera six mois d'avance aura droit à la prime No 5 au prix de 75 centins.

Tout acheteur au numéro qui produira 10 coupons consécutifs aura droit à la prime No 5 au prix de \$1.10

Tout porteur de 5 coupons consécutifs aura droit à la prime au prix de \$1.20.

Tout porteur de 1 coupon pourra avoir la prime au prix de \$1.25.

REMARQUES

Pour les personnes qui peuvent se rendre au bureau du CYCLORAMA UNIVERSEL avec leurs numéros, il n'est nécessaire de les couper ; il suffit de produire les numéros pour faire annuler les coupons et avoir droit à la prime aux conditions annoncées.

AVIS

La prime No 2 est épuisée. Nous n'avons qu'une certaine de ces cadrans phosphorescents et ils ont tous été enlevés. Comme il nous est impossible de nous en procurer d'autres pour le moment, la prime No 2 est discontinuée. Nos lecteurs de la ville, et surtout ceux du dehors, voudront bien en prendre note.

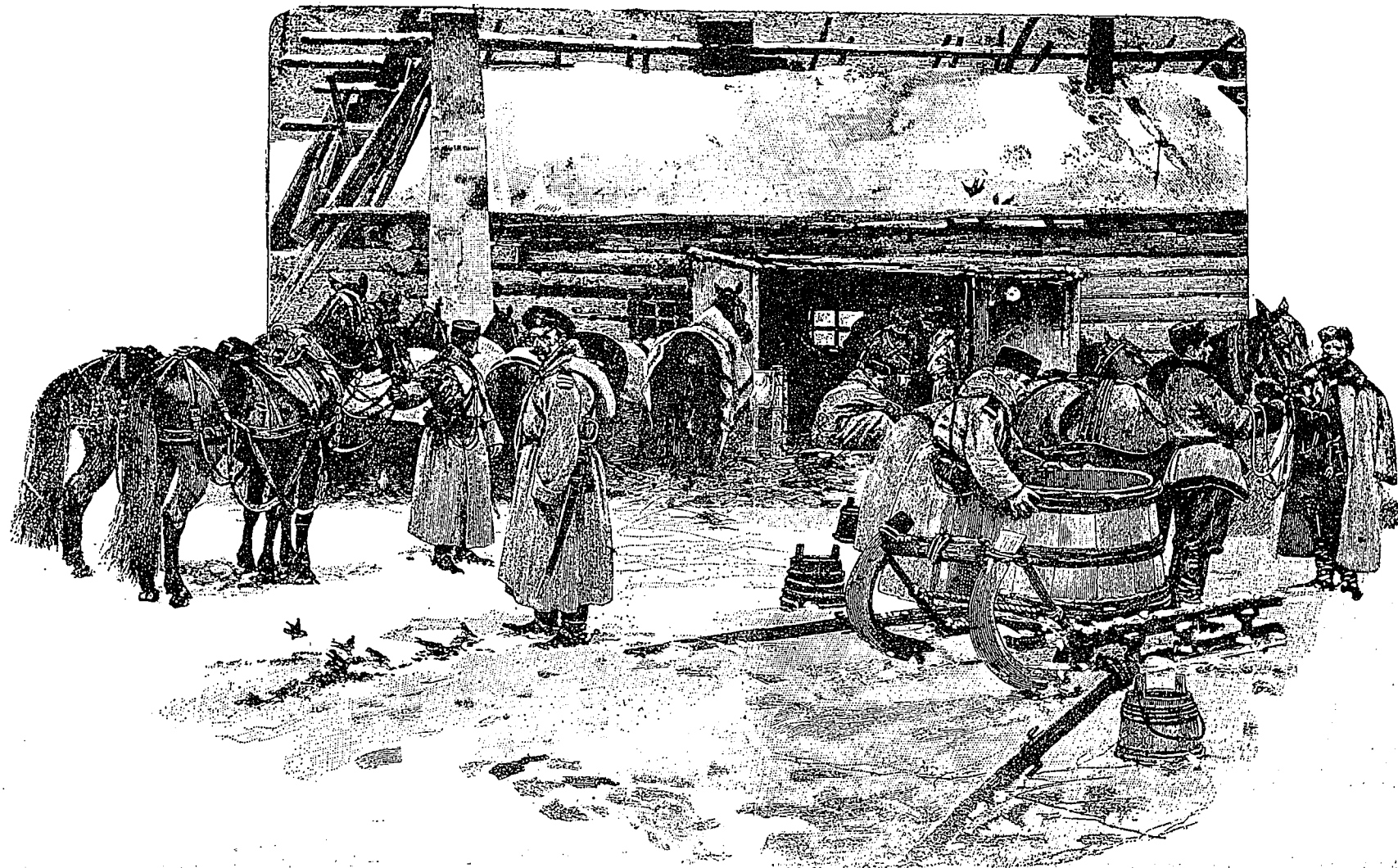
COUPON

A DETACHER

DU CYCLORAMA UNIVERSEL

Pour les acheteurs au numero.

ARMEE RUSSE — MANŒUVRES D'HIVER



CAMPMENT D'ARTILLERIE

Illustration de l'Armée Russe
par M. G. de la Roche

LES SPORTS DE LA SAISON



Nouveau costume pneumatique à l'usage des patineurs, pour prévenir les accidents en cas de chute.

Pas mal d'anecdotes concourent à prouver que plus d'un touriste qui jouit de l'avantage de voyager, n'est pas toujours d'un esprit suffisamment éclairé :

Une dame faisait dernièrement une excursion sur la Méditerranée. Comme le navire approchait du port d'Athènes, elle s'approcha du capitaine qui arpentait le pont et, du doigt, désignant des collines couvertes de neige qui paraissaient dans le lointain. — Qu'est-ce, lui demanda-t-elle, que cette chose blanche sur ces collines ?

— C'est de la neige, répondit le capitaine.

— En vérité, observa la dame, c'est bien ce que je pensais, mais je viens d'entendre un de mes compagnons de voyage affirmer que c'était de la graisse. (Grèce)

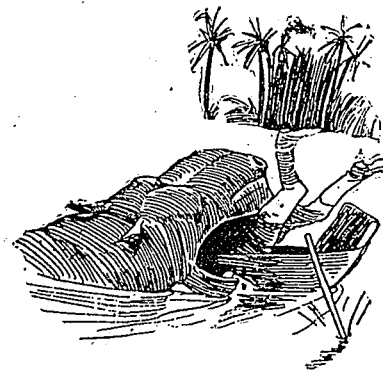
Le dégoût du "chic" ne vient peut-être qu'à ceux qui n'en ont point le goût.

AVENTURE D'UN EXPLORATEUR



L'explorateur — Enfin, je trouve une place sûre pour me reposer. Arrêtons sur ce rocher.

AU PAYS DE L'HIPPOTAME



L'hippopotame — Ces explorateurs valent certainement la peine qu'on les attende.

Un moyen unique

L'unique moyen de guérir la toux est de faire usage du Baume rhumal qui en même temps fortifie les bronches, les poumons, la gorge en calmant l'irritation,

IMPRESSION DE VOYAGE



La scène se passe sur un lac, en Ecosse :

— Au Canada, c'est tellement glissant parfois qu'on ne peut tomber.

— Oh ! comment cela ?

— Vous ne pouvez vous tenir debout pour tomber.

Une distraction.

La bonne de bébé conduisant la voiture de Bébé, rencontre le père et la mère.

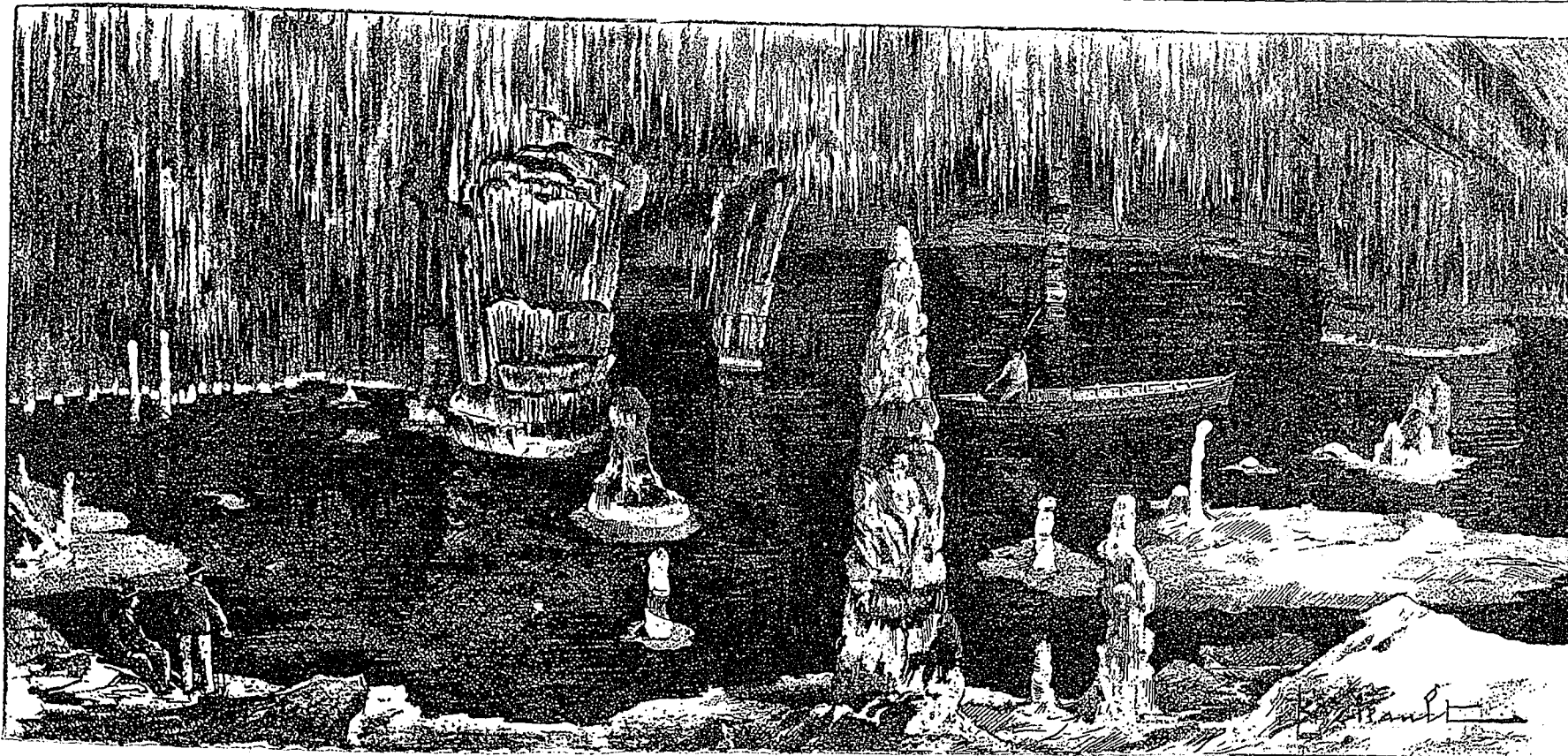
Le père. — Oh ! laissez-nous jeter un coup d'œil sur le petit mignon.

La bonne. — Grand Dieu ! J'ai oublié de mettre Bébé dans la voiture.

— A combien de cercles, m'avez-vous dit, qu'appartient votre mari ?

— A quinze, au moins.

— Bon Dieu, miséricorde ! Pensez ! un homme qui est quinze soirs par semaine hors de chez lui ! C'est affreux.



LA GROTTÉ DU DRAGON DANS L'ÎLE DE MAJORQUE (BALEARES).

LA GROTTÉ DU DRAGON

Depuis une vingtaine d'années on visite dans l'île de Majorque (Baléares), près de Manacor, une admirable grotte appelée *Cueva del Drach* (Caverne du Dragon). M. E.-A. Martel, l'explorateur des abîmes des Causses et des gouffres et cavernes d'Europe, s'est livré en septembre 1896 à l'investigation des parties encore ignorées de la Grotte du Dragon. Aidé de son fidèle contre-maître Louis Armând, il a passé cinq jours, dans l'intérieur de cette caserne, à effectuer une des plus impor-

tantes de toutes ses découvertes souterraines. Les nouvelles galeries trouvées ont doublé l'étendue reconnue de l'autre qui atteint actuellement 2 kilomètres environ.

Mais ce n'est pas par ses dimensions que la Cueva del Drach vient prendre rang maintenant à côté des célèbres curiosités d'Adelsberg (Autriche), Aggtelek (Hongrie), Dargilan (Lozère), Padirac (Lot), Han-sur-Lesse (Belgique), etc. C'est par l'incomparable beauté de ses blanches concrétions calcaires, de ses colonnes stalagmitiques dressées en forêts vierges, sans qu'une seule soit abattue, dans ses immenses salles jusqu'à cette

année non soupçonnées ; c'est par l'indescriptible étrangeté du plus curieux lac souterrain que l'on ait jamais rencontré.

Le 10 septembre 1896, M. Martel, grâce à ses bateaux démontables en toile, réussissait, avec ses compagnons, à constater l'existence, dans un recoin écarté de la Grotte du Dragon, d'une nappe d'eau de 175 mètres de longueur, 30 à 40 mètres de largeur et 9 mètres de profondeur ; un spectacle merveilleux l'y attendait. La voûte, de moyenne élévation (6 à 10 mètres), était de
(suite page 565)

EN SOIREE



M. Insolent — Vous paraissez bien pâle, ce soir, mademoiselle ?

Mlle Coquette — C'est que personne ne m'a encore rien dit pour me faire rougir.

M. Insolent — Ah ! vraiment !... Et il la fit rougir.

Prudent. — Je veux m'établir pour mon compte.

Le Patron. — Je comprends cela, aussi ne ferai-je rien pour vous retenir : mais je ne veux pas vous laisser partir sans vous offrir quelque chose qui vous fera souvenir de moi pendant le reste de vos jours.

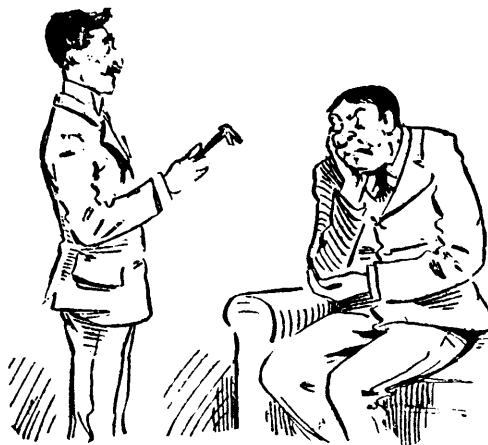
Prudent. — Vous êtes trop bon, en vérité.

Le Patron. — Vous ne refuserez pas, j'espère, cela me contrarierait plus que vous ne pouvez vous en douter.

Prudent. — J'accepte, mais je suis confus.

Le Patron. — Eh bien ! jeune homme, je vous offre la main d'une de mes trois filles ; prenez celle que vous aimez le mieux.

Et le bon Prudent, se rappelant que la plus jeune avait trente ans et que la plus jolie était grêlée, prit la porte sans donner de réponse.



Le patient — Ne la jetez pas, M. le dentiste, ma femme est à court d'épingles à linge.



Où est la femme qui était avec nous il n'y a qu'un instant ? La voyez-vous ?

LA FEMME FIN DE SIECLE



M. Chamardeau, un peu myope — J'ai entendue parler de la femme nouvelle, mais je ne croyais pas qu'elle irait jusqu'au pan... Ah ! Dieu soit loué, c'est seulement son ceinturon.

Il est imprudent pour un commerçant d'abandonner une branche d'affaires sous le prétexte qu'elle ne procure que de petits gains et de s'embarquer dans une autre qui lui est complètement inconnue.

C'est là un signe certain d'imprudence et un seul homme sur cinq y rencontre le succès.

Souverain

Combien de maladies de poitrine, combien d'inflammations de poumons et combien de bronchites seraient évitées si, dès que la toux vous prend, vous usiez du **Baume rhumal**, souverain dans toutes les affections des poumons et de la gorge.

Penser est la joie la plus noble de l'homme, et faire penser sa plus haute ambition.



LE MENDIANT — TABLEAU DE GARDNER

Suite de la page 563

distance en distance, soutenue par de puissants piliers de carbonate de chaux, scintillants comme des étoiles à la lueur du magnésium, se reflétant dans l'onde sombre, pure et unie comme un miroir, et se prolongeant de plusieurs mètres sous l'eau ; de ce plafond pendent, en fines aiguilles, des milliers de stalactites que le moindre choc détacherait.

Sans doute, cet extraordinaire souterrain ne tardera pas à être rendu accessible aux visiteurs. Notre dessin reproduit deux photographies au magnésium de M. Martel, représentant un angle de ce lac, que l'explorateur a appelé le lac *Miramar*, nom de l'hospitalier domaine de l'archiduc Salvator. C'est d'ailleurs de l'eau de mer, qui, par suite de communication avec la Méditerranée toute voisine, remplit ce féérique étang inconnu. Au point de vue scientifique la Grotte du Dra-

gon est particulièrement intéressante, comme creusée dans le terrain tertiaire, et à cause de sa température élevée (19^o5 Co).

Que nos efforts soient plus ou moins favorisés par la vie, il faut, quand on approche du terme, être en droit de se dire : « J'ai fait ce que j'ai pu. »

L. PASTEUR.

La cuve déborde de raisins entassés, dont on n'ex-
prime que peu de vin. La vie ! combien il en reste peu
au fond du verre !
(*Souvenirs et Entretiens.*) MEISSONIER.

Le paradoxe nous console ou nous venge de la vérité.
G.-M. VALTOUR.



LES JEUX NATIONAUX DE LA SUISSE — LA LUTTE

LES JEUX NATIONAUX DE LA SUISSE

Les fêtes sportives sont les points les plus saillants de l'actualité en Suisse.

Les joutes de lutteurs et de lanceurs de pierres sont particulières aux habitants de l'Oberland bernois. Leurs ancêtres ont dû leur indépendance à la force et à l'adresse, les fils viennent chaque dimanche s'exercer dans des tournois populaires dont l'aspect n'est pas sans charme.

Un jury, composé d'anciens jouteurs, est chargé de noter les points, et alors en plein soleil, sur le gazon frais et court de l'Alpe, commencent les exercices. Les lutteurs endossent un caleçon de toile écrue et s'étreignent avec ces torsions de membres et ces renflements de muscles qui ont séduit si souvent les sculpteurs ; les os craquent, les faces s'injectent de sang, les pieds se cramponnent au sol, jusqu'à ce qu'un effort ou un coup d'adresse ait renversé un des lutteurs, aux applaudissements des spectateurs, hommes et femmes ; car les femmes assistent volontiers à ces fêtes : la force physique, si appréciée des Grecs, a là-bas un prestige réel, et celui qui aura été vainqueur dans plusieurs luttes trouvera rarement des coeurs insensibles.

Les prix consistent en moutons, en veaux, en ustensiles de chalet : chaudières, seaux à traire les vaches ; quelquefois en coupes d'argent ou en cornes à boire.

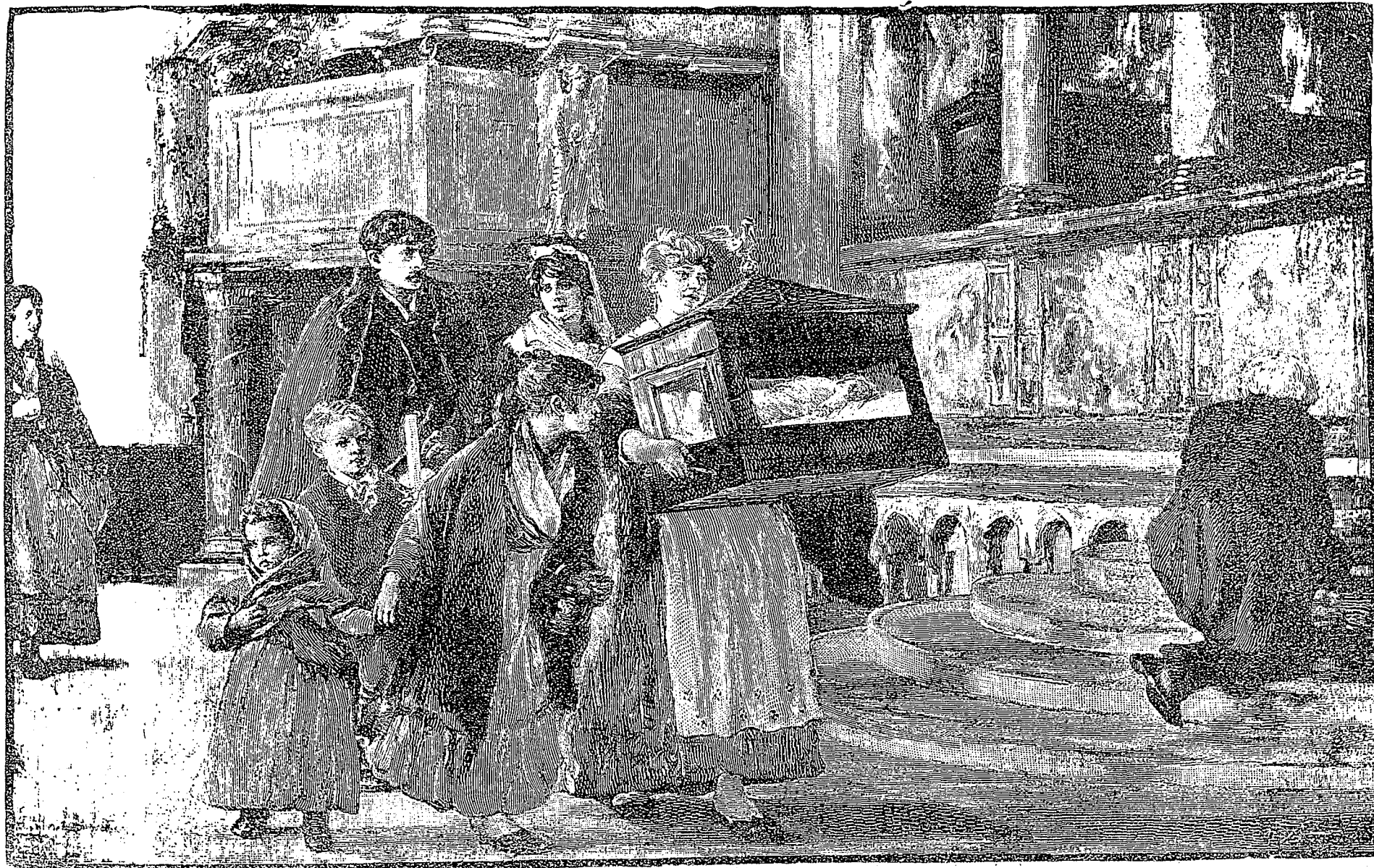
A. BACHELIN.



LE FRERE JOSEPH

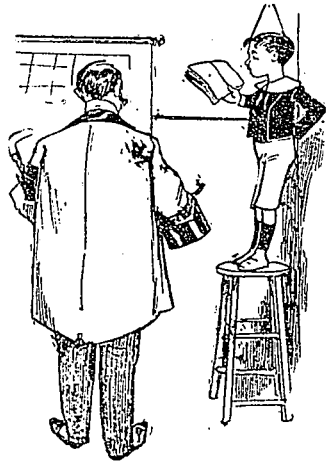
Supérieur des Frères de la Doctrine Chrétienne
Décédé en France le 3 janvier 1897.

L'Angleterre va aux Indes, l'Allemagne va en Amérique, la France émigre à Paris. MAXIME DU CAMP.



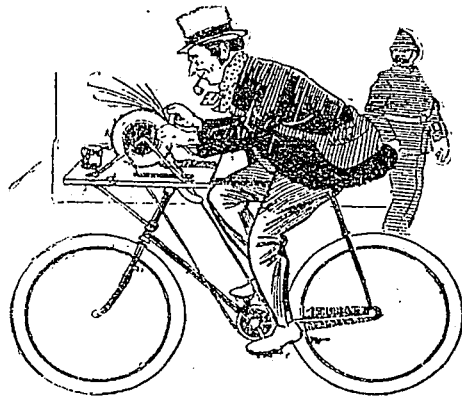
BEAUX-ARTS — UN BAPTEME EN ESPAGNE, tableau de A. Bezzos

UN COURS SUPERIEUR



Le visiteur, à l'école — Ah ! Ah !
Qu'est-ce que vous faites, monsieur,
perché si haut ! Vous avez fait le dis-
sipé, n'est-ce pas ?

Rodolphe — Oh ! non, monsieur ;
ceci est ce qu'on appelle la haute édu-
cation.



Un remouleur fin de siècle — Ce qui s'appelle
combiner le plaisir et le travail d'une manière pratique.

Un ministre, après un petit sermon de circonstance,
fait passer son chapeau dans les rangs pour recueillir
quelques oboles.

Le chapeau revient absolument vide.

Alors le pasteur, après l'avoir secoué pour montrer le
néant de son contenu, s'écria avec ferveur :

— Merci, mon Dieu, de ce qu'après avoir circulé par-
mi une pareille assemblée, mon chapeau m'ait été rendu.

C'est gâter la raison et la déshonorer que de la sou-
tenir d'une manière brusque et hautaine.

DEVINETTE



La charité, mon bon monsieur, pour mon mari qui
est aveugle ? — Est-ce bien vrai, cela ? — Il est ici, ne
le voyez-vous pas ?

Il est populaire

Dans un cas de rhume grave, le Baume rhumal
sera toujours employé avec succès. Il est sans rival
dans le traitement de toutes les affections de la gorge et
des poumons. Populaire, grâce à ses innombrables cures ;
il l'est également par son prix exceptionnel de 25 cents
pour un flacon de 16 doses.

La politique gâte les plus belles choses en s'efforçant
de les inféoder à un parti.

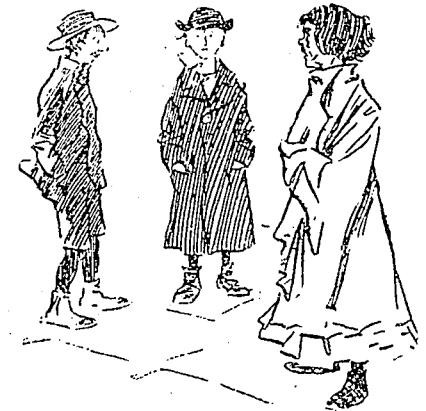
BIEN VISE



— Sais-tu que l'usage des cigarettes af-
fecte l'intelligence ?

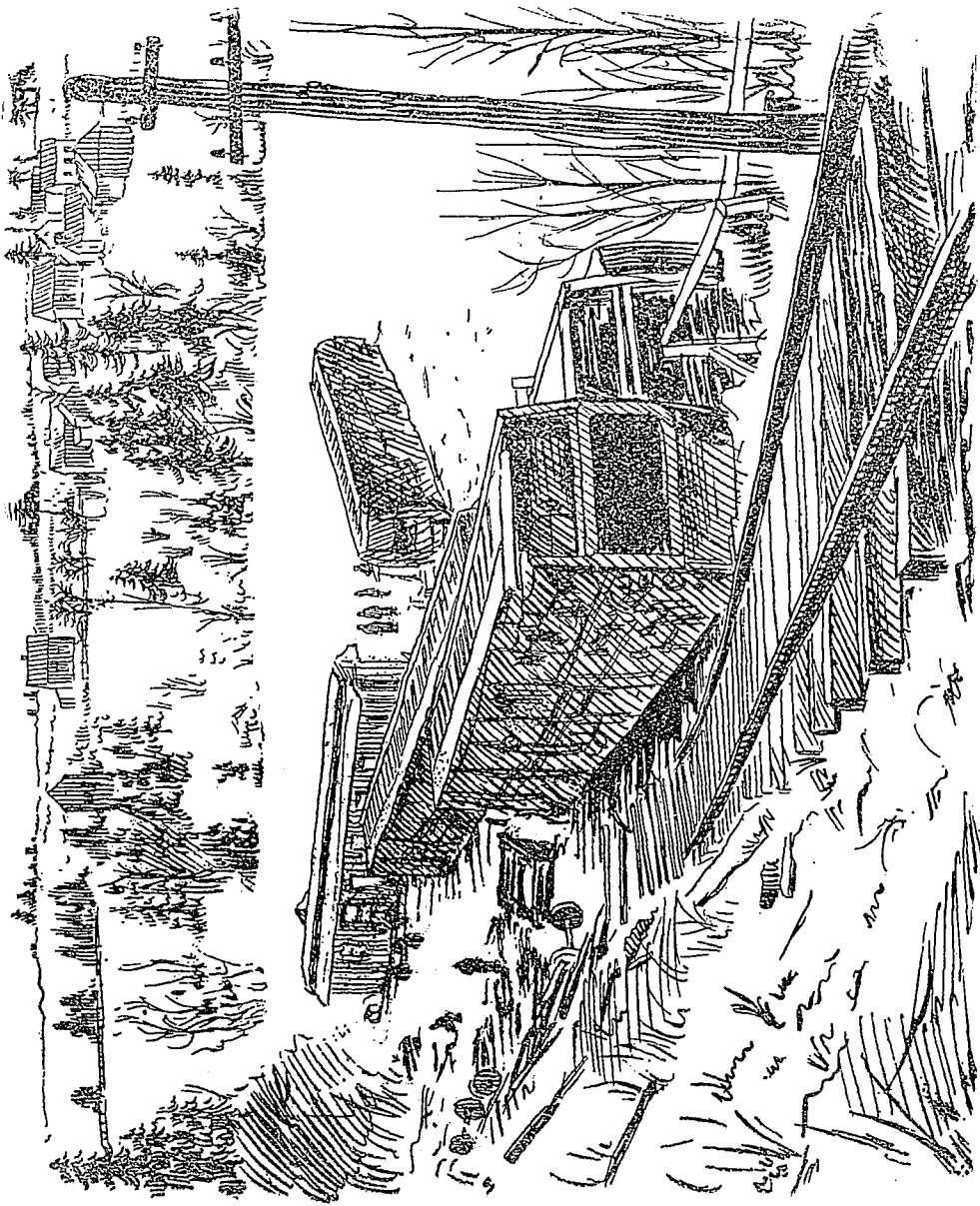
— Je n'ai pas de peine à le croire.

PEAU NEUVE

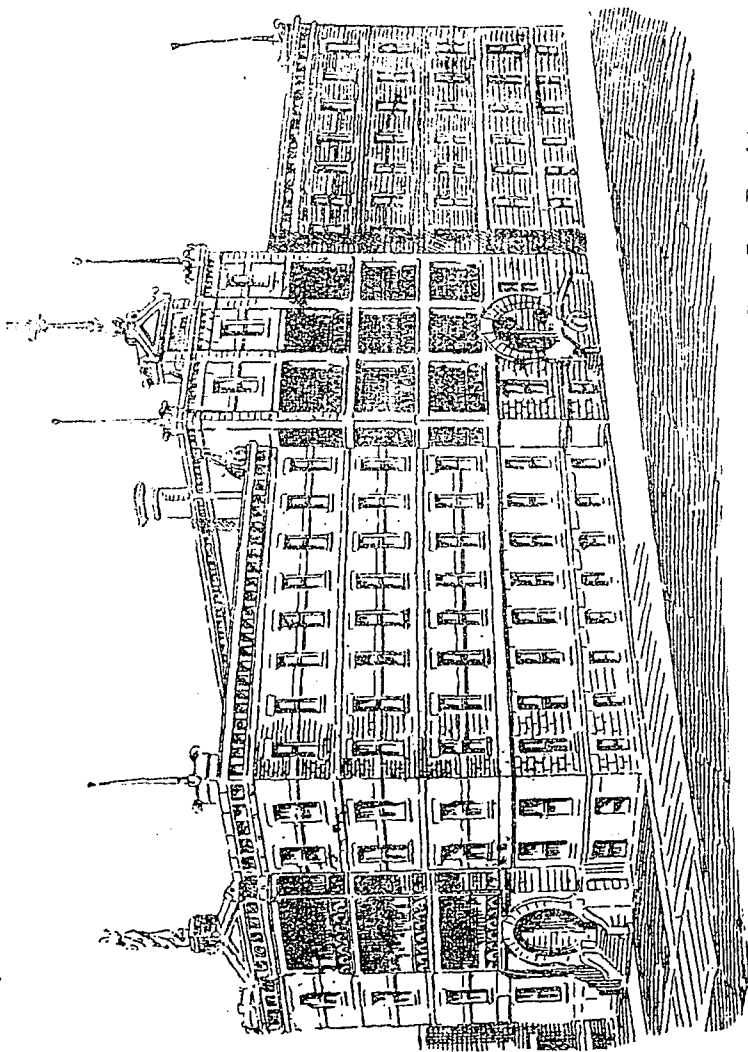


Bob — Oh ! regarde donc Pitre ; il a
un habit neuf après le jour de l'an.

Liza — Oui, et il s'est lavé la figure, ce
qui le change davantage.

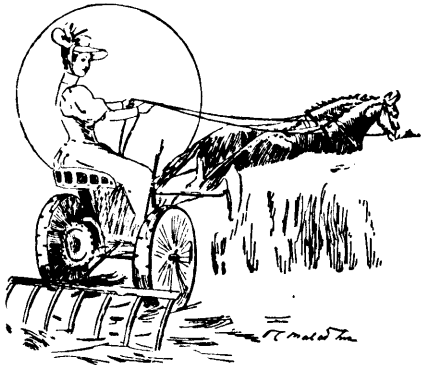


Notre gravure est faite d'après une photographie prise dans une coupe, près de l'étang Palmer ; le premier char est celui dans lequel l'hon. M. Borden, ministre de la milice, a été blessé. Suivant est le char réfectoire : La voiture qui est à angle droit avec ce dernier est une de première classe, dans laquelle Mlle Patruquin a été tuée. Les débris que l'on voit auprès viennent du char postal, qui fut entièrement démoli et dans lequel M. Arthur Edgecombe, commis, a trouvé la mort.



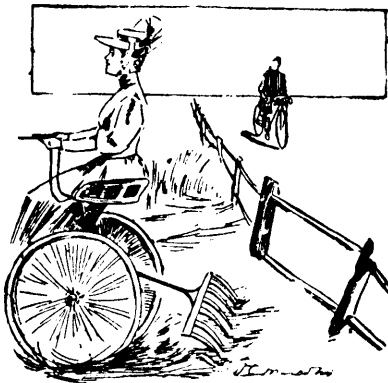
MONTREAL — L'HOSPICE AUCLAIR, dans le quartier Saint-Jean-Baptiste
Inauguré solennellement le 24 janvier, par LL. GG. Mgr Lalléche, Mgr Emard et Mgr Langevin.

UNE IDYLLE EN PROSE



A l'été, Mlle Olympe, en brave campagnarde qu'elle était, aidait le papa à faire les foin.

A la Faculté de médecine, examen de pathologie :
 — Pourriez-vous me dire quel est, chez un malade, le signe avant-coureur de la mort ?
 — Parfaitement, monsieur : c'est l'arrivée du médecin.



Lorsqu'un jeune avocat en bicyclette vint à passer par là.

Art fin de siècle de placer les spectateurs au Théâtre :
 Les emballeurs, à la caisse.
 Les banquiers, dans les coulisses.
 Les peintres, dans les décors.
 Les tapageurs, sur la scène.
 Les musiciens, à l'orchestre.
 Les frileux, au foyer.
 Les femmes potelées, aux avant-scènes.
 Les malades, dans les fauteuils.
 Les carabins, à l'amphithéâtre.
 Les franc-maçons, dans les loges.
 Les vieux tableaux, dans les galeries.
 Les affamés, au buffet.
 Les douaniers, au contrôle.
 Les jardiniers, au parterre.
 L'ange Gabriel, au paradis.
 Surtout ne pas placer sa femme près du souffleur !



Il se dit : j'aimerais une femme comme cela ; et il ne tarda pas à lier... connaissance.

Baptiste, après avoir été garçon d'hôtel, est devenu valet de chambre ; mais il a conservé la mauvaise habitude de dire à son maître

— Depuis que je suis garçon chez monsieur...
 — Dites donc domestique, répond celui-ci.

L'autre jour, son maître l'envoie prendre des nouvelles d'une de ses parentes qui vient d'avoir un bébé.

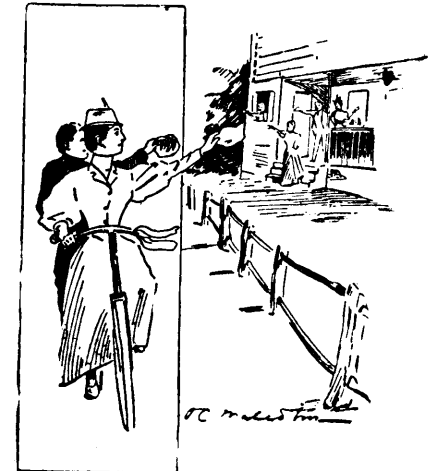
— Eh ! lui demande-t-il précipitamment, au retour, est-ce un garçon ou une fille ?

— Monsieur, c'est un domestique.



Cela va vite lorsqu'on est bicycliste, qu'on est jeune et qu'on aime : la proposition fut faite et acceptée.

— Je crois que la boisson est le faible de votre mari ?
 — Son faible, oh ! non pas : C'est son fort, au contraire.



Et maintenant, adieu veau, vache, couvée... la jolie faneuse est mariée et s'en va à la ville, devenir une femme fin de siècle.

Les ambassadeurs à Constantinople

A la suite des massacres de chrétiens qui ont eu lieu dans diverses villes de Turquie, et principalement à Constantinople, les ambassadeurs des grandes puissances auprès du Sultan adressèrent à ce dernier une note très-énergique, l'invitant à mettre à exécution ses promesses de réformes.

Le Sultan parut d'abord assez effrayé et s'engagea à ne pas retarder plus longtemps la réalisation des engagements depuis longtemps pris. Mais la politique orientale consiste surtout en hypocrisies. Le temps a passé, et le Sultan, loin de préparer des réformes, semble, au contraire, persister plus que jamais dans l'application d'un régime de gouvernement qui, à la fin du dix-neuvième siècle, apparaît comme monstrueusement barbare.

Il se pourrait que la Turquie, si le Sultan ne cède pas, fût avant peu le théâtre de graves événements politiques. Les ambassadeurs des grandes puissances à Constantinople sont : pour la Russie, M. de Nélidoff ; pour la France, M. Cambon ; pour l'Angleterre, sir Philipp Currie ; pour l'Allemagne, M. de Saurma-Jeltsch ; pour l'Autriche, M. le baron de Calice ; pour l'Italie, M. Pansa. Ils se sont mis d'accord pour dresser le plan des réformes à accorder aux sujets chrétiens du Sultan, ainsi que le programme de réorganisation de l'administration de l'Empire turc.



ITALIE

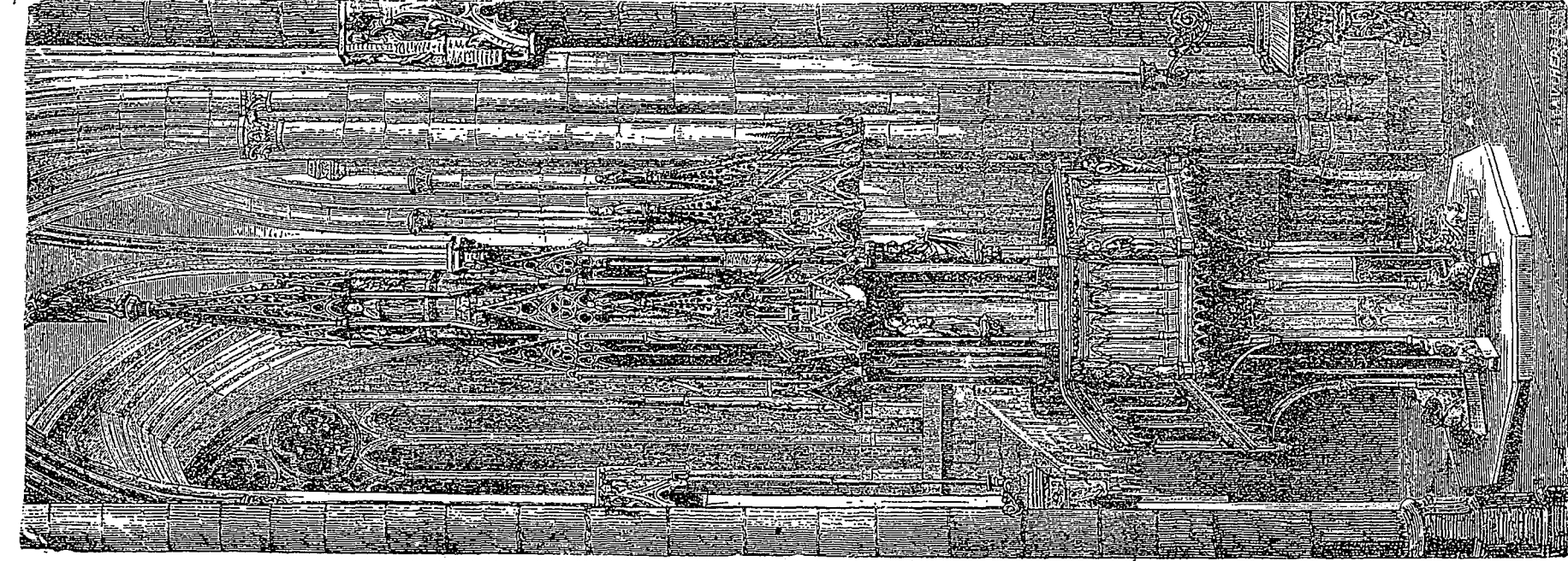
ANGLETERRE

AUTRICHE

RUSSIE

FRANCE

ALLEMAGNE



Cette chaire fut construite en 1860, dans le style le plus élégant du quatorzième siècle. L'exécution de la menuiserie présentait de grandes difficultés, tant à cause de la complication des coupes et des assemblages que de la taille de tant de moulures fouillées en plein bois. A l'époque de son érection, cette œuvre fut considérée au niveau de ce que la renaissance du style gothique avait produit de plus parfait.

LE FRÈRE JOSEPH

(Gravure page 566.)

Une des personnalités les plus éminentes et les plus sympathiques du monde catholique français vient de disparaître : le frère Joseph, supérieur général des Frères des Ecoles chrétiennes, a succombé à l'âge de soixante quatorze ans à Arcachon dans une des maisons qu'il dirigeait avec une si réelle autorité.

Originaire de la Loire, étant né à Saint-Etienne le 30 mars 1823, il vint à Paris dès l'âge de quatorze ans et ne quitta plus la capitale. Après quelques années de professorat à l'école de Saint-Nicolas des Champs, il fonda l'école commerciale Saint-Paul et un cercle composé exclusivement des anciens élèves de cette école. Les deux établissements acquirent vite une grande importance sous son habile administration. L'un et l'autre sont aujourd'hui en pleine prospérité.

Le Frère Joseph fut ensuite nommé tour à tour : en 1867, visiteur des établissements des Frères de la région de Paris ; en 1874, assistant du supérieur général, le Frère Irlide, à qui il succéda en 1884. Le gouvernement l'avait appelé, en 1882, à siéger dans le Conseil supérieur de l'instruction publique, où il sut conquérir, dès la première heure, l'estime et les sympathies de ses collègues.

Le Frère Joseph a gouverné pendant douze années avec une sagesse, une fermeté et une intelligence qui ont fait de son généralat l'une des plus belles périodes de l'histoire de l'institut des Frères. Ses dernières années ont été profondément affligées par le vote des lois fiscales qui frappaient les congrégations religieuses d'un impôt d'exception auquel il avait bien été forcé de se soumettre dans l'intérêt des deux mille écoles dirigées en France par les Frères de la Doctrine chrétienne.

LES ETTRENNES

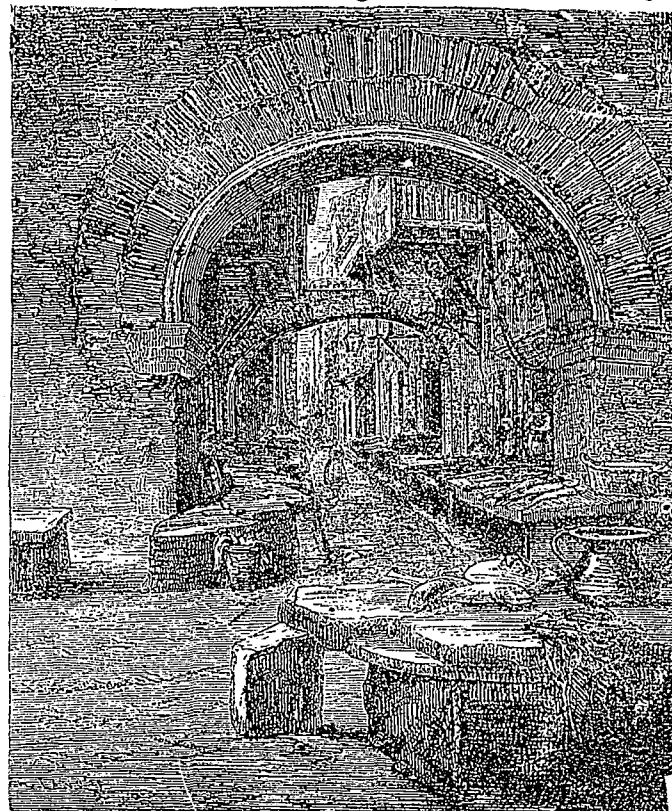
Dis, bébé, ce que ta menotte
Prit hier matin dans la botte,
Près du petit berceau si doux ?
— Joujoux !

Dites-nous donc aussi, ma chère,
Ce que dans la mule légère
Noël a déposé pour vous ?
— Bijoux !

Et, près de l'âtre misérable,
Qu'as-tu trouvé, toi, pauvre diable,
Au fond de tes deux souliers roux ?
— Des trous !



LA RUSSIE — Eglise de la Nativité, à Moscou.



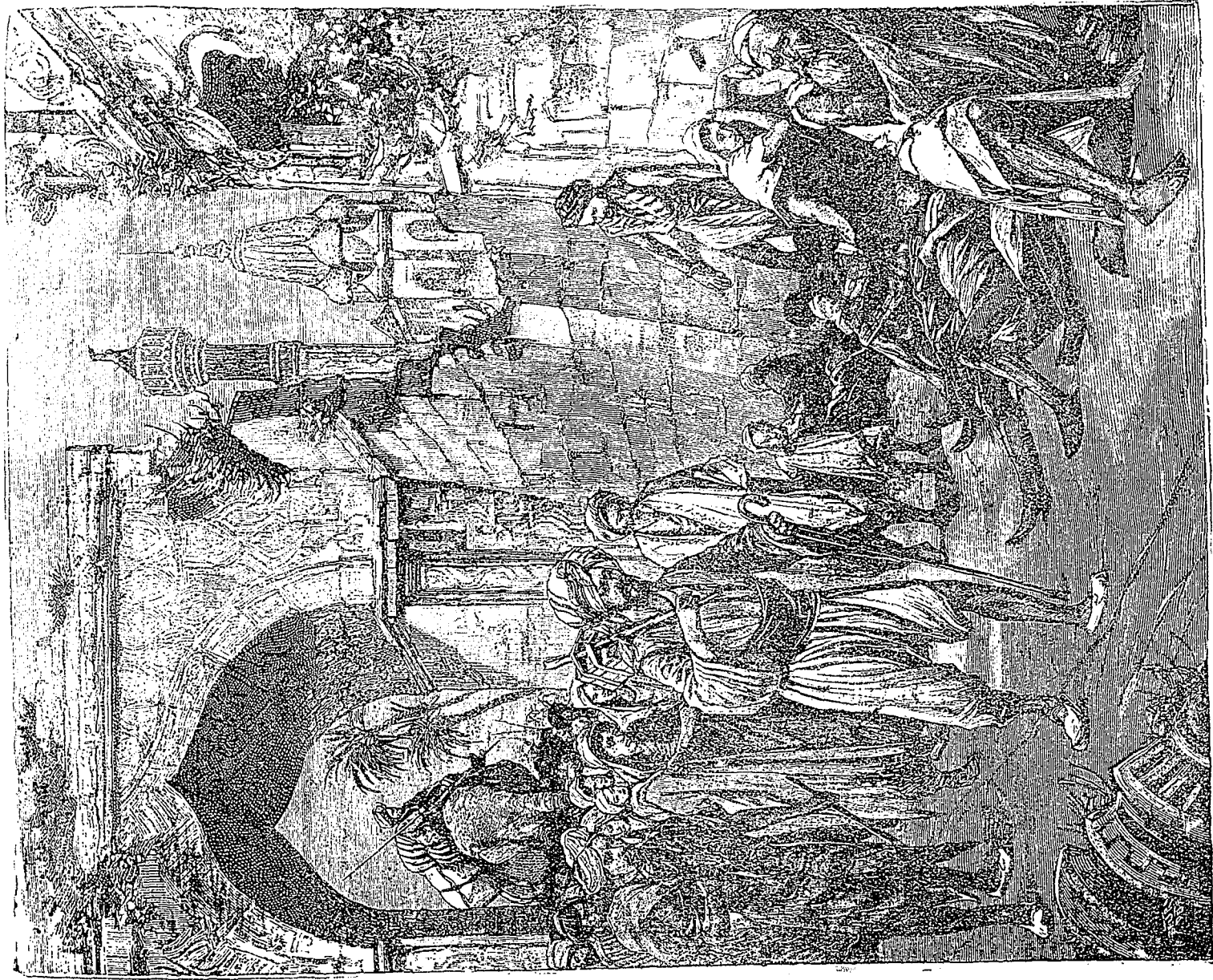
ROME — Vue d'une partie du portique d'Octavie, servant de marché aux poissons — tableau de F. Lanoue.

MONUMENTS RELIGIEUX DE LA RUSSIE

L'église de la Nativité, à Moscou, date du dix-septième siècle. Son architecture est un mélange curieux dans lequel le style oriental donne la note dominante. Comme la grande majorité des monuments russes, le caractère de ce temple aux lignes gracieuses, aux flèches, aux coupoles étincelantes, est précisément d'être un assemblage, un composé étrange de tous les styles.



MONTENEGRO — LA DANSE DES GLAIVES, d'après P. Joanovitch



LA FUITE DES HABITANTS

La ville de Bombay a été désertée par 250,000 de ses habitants depuis que la peste s'y est déclarée. Sur 5,000 malades atteints par le fléau en un mois, les trois quarts sont morts, soit 3,800.

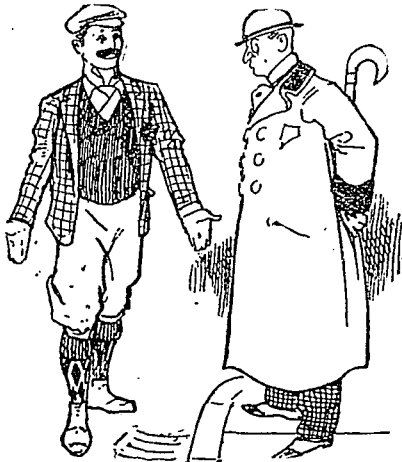
Aux Indes l'on appelle cette maladie *peste bubonique*. C'est un mal mystérieux dont l'origine n'est pas encore connue. On a cru que la contagion avait été apportée par des dattes venant de Syrie, puis du blé, de l'intérieur. Dattes et blé ont été détruits et, malgré cela, la peste s'est répandue chaque jour davantage.

Les symptômes de la maladie sont une forte fièvre, une légère enflure sous les bras ou dans la région des reins, et en quarante huit heures le malade est mort. Dans les hôpitaux, grâce aux inoculations de sérum, plus des deux tiers de ceux qui sont atteints par la maladie sont sauvés de la mort. Mais les Hindous préfèrent mourir de la peste plutôt qu'aller dans les hôpitaux, tant l'esprit de caste est enraciné chez eux.



Adolphe (qui vient d'être refusé). — Ainsi, ma proposition est rejetée au complet ?

Evangeline — Oui, c'est le complet qui ne me va pas. Si vous étiez mis convenablement...



Soufflot — Savez-vous ce qui est arrivé, au dîner du financier X, hier soir ? Toutes les dames se sont levées et ont laissé la salle.

Cancaneau — Qu'est-il donc arrivé ?

Soufflot — Je ne sais pas au juste, mais je suppose qu'on avait fini de dîner !...

On parlait devant certaine dame d'un jeune homme dont tout le monde disait du bien :

— Ne me parlez pas de ce monsieur, fit la dame ?

— Il vous a fait quelque chose.

— Non.

— Mais alors ?

— J'ai dit une bêtise devant lui, je ne la lui pardonnerai jamais.

DEVINETTE



Hé ! garçon, une bière ici ! Où diable est-il passé avec ma consommation. Le voyez-vous ?

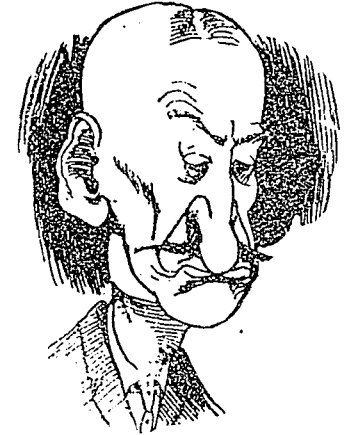
Mlle Caroline. — Avez-vous beaucoup de parents de pauvres ?

De Richepurée. — Pas un que je connaisse.

Mlle Caroline. — Et des parents riches ?

De Richepurée. — Pas un dont je sois connu.

ETUDE PHYSIOGNOMIQUE



Pourquoi cet homme semble-t-il si profondément désespéré ? Parce qu'il a renversé son demiard en montant l'escalier.



Pourquoi celui-ci semble-t-il si joyeux ? Oh ! tout simplement parce qu'il a trouvé une pièce de dix centins dans la poche d'une veste de rebut.

HISTOIRE POPULAIRE

. . . DE . . .

NAPOLEON 1^{ER}*Racontée par un Vieux Soldat.*

CHAPITRE XL

1813



Notre droite se trouvait forcée ; la combinaison de Schwartzenberg pour percer la ligne qui couvrait notre camp et nos parcs, et prendre toutes nos positions à dos, allait réussir, quand l'Empereur, que l'on

croyait occupé tout entier du mouvement sur Gossa, envoya le général Curial avec une division de la vieille garde. Dolitz fut repris, le corps de Meerweldt fut culbuté dans la rivière, et lui-même tomba entre nos mains.

Sur la rive gauche de l'Elster, le général Bertrand, chargé de la défense de Lindenau, avait été vivement assailli par le général Giulay, et contraint après sept heures de combat, à se retirer derrière Luppe. Bertrand, ayant repris l'offensive, était parvenu à rejeter l'ennemi dans ses positions, et à nous rouvrir la route d'Erfurt, qui est celle de France.

Au nord de Leipsick, nos armées ont autant de gloire peut-être et moins de succès. Privé des deux divisions Souham qu'il a envoyées du côté de Wachau, séparé du corps de Reynier vainement attendu, le prince de la Moskowa a dû soutenir avec le duc de Raguse les efforts des corps de Langeron, d'Yorck et de Sacken, c'est à dire, avec dix-huit mille hommes, le choc des soixante-cinq mille hommes que commande Blücher.

Ney a déployé pendant toute la journée une telle vigueur, qu'il a lassé la constance des ennemis, contre

lesquels nous luttions dans la proportion d'un contre quatre. Mais enfin nous avons à regretter la position de Mœckern, douze pièces de canon et deux mille hommes, perte que ne compensent point les dix mille qui manquent à Blücher. A six heures, le maréchal Ney fit passer la Partha à Schönfeld au sixième corps et à la division Delma.

La nuit approche ; après une action si longue et si terrible, qui a vu trois batailles en un jour, chacun se retire, et les feux du bivouac remplacent les clartés meurtrières de l'artillerie. Les tentes de Napoléon ont été dressées en avant de Probstheyda, près de la route de Rochlitz : c'est là qu'on lui amène le général Meerweldt, auquel il fait rendre son épée ; et, après une longue conférence, ce général est conduit aux avant-postes alliés.

L'ancien négociateur du traité de Campo-Formio pour l'Autriche, avec le vainqueur de l'Italie, dont la brillante



étoile remplissait l'horizon, va devenir le négociateur de l'empereur Napoléon, dont la fortune touche au déclin. Napoléon envoie le comte de Meerweldt porter des offres conciliatrices à François II.

La journée du 17, pendant laquelle on attendit vainement une réponse de M. de Meerweldt, ne fut pas une journée de repos pour nos soldats ; ils la passèrent sous les armes, occupés à se préparer, et battus par une pluie continue. L'empereur comme cédant à une espèce de ressentiment, sa hâta d'envoyer les insignes de maréchal de l'empire au prince Poniatowski.

Le 17, au soir, le blocus de l'armée française est consommé : le corps de Colloredo est entré en ligne, ainsi que celui de Beningsen ; l'un s'établit à Grœbern, l'autre à Naunhof ; le prince royal de Suède remplit le dernier vide en occupant Bretenfeld. Napoléon sent alors la nécessité de rétrécir encore son ordre de bataille, et, en se rapprochant de Leipsick, de se lier plus fortement avec sa gauche.

A une heure du matin, il quitte son bivouac, et fait exécuter un changement de front, la gauche en arrière, le village de Connewitz servant de pivot. Pendant ce mouvement, il va donner ses instructions, à Reudnitz, au maréchal Ney, de là il se porte à Lindenau, où il ordonne au général Bertrand de marcher sur Lutzen et de se rendre maître des défilés de la Saale à Weissenfels.

A midi, ce général avait rempli cette mission importante. En revenant, Napoléon visite les ponts de Lindenau, et à huit heures du matin, on le revoit sur la hauteur de Tomberg, où est la garde en réserve.

A la même heure, s'ébranlent, sur trois points différents, les trois armées ennemies. La grande armée de Bohême, sous Scawartzenberg, s'avance sur trois épaisses colonnes : celle de droite, commandée par Beningsen, celle du centre par Barclai de Tolly, celle de gauche par le prince de Hesse-Hombourg. Le prince royal de Suède avait quitté Bretenfeld, et manœuvrait pour tourner la droite du maréchal Ney. Blücher, sur la rive droite de la Partha, se disposait à franchir cette rivière.

Le prince de Hesse-Hombourg commença l'action. Après une attaque vive et opiniâtre, il emporta les villages de Dolitz et de Dosœn, reçut une blessure, et fut remplacé le général Bianchi. A dix heures, les deux armées étaient en présence, et la canonnade s'engagea sur tous les points.

Les détachements français postés en avant pour arrêter la marche des alliés étaient rejetés sur le gros de l'armée. Macdonald, menacé d'être pris à revers sur sa gauche par Beningsen, déjà maître de Baalsdorf, se retira sur Stœtteritz, et s'étendit jusqu'à Probstheyda, qui devint l'angle saillant de la ligne de défense. Là aussi se porta l'effort de l'ennemi.

A la droite, le maréchal Poniatowski était vivement pressé à Connewitz. Il conserva toute la journée cette position, malgré l'acharnement des Autrichiens. Au centre, la grande attaque eut lieu à deux heures. Probstheyda, où se défendaient le duc de Bellune et Lauriston, fut assailli si vigoureusement par le prince Auguste de Prusse, qu'ils perdirent deux fois le village ; mais l'occupation de ce poste était si importante, que Napoléon lui-même ordonna une dernière tentative, et en chassa définitivement les Prussiens.

Stœtteritz, où s'était repley Macdonald, résista aux troupes de Ziethen et de Beningsen, et fut incendié par leur artillerie. A cinq heures, Napoléon, pressé de finir cette terrible attaque du centre, fit établir ses réserves d'artillerie sur le plateau de Probstheyda, et refoula

l'ennemi dans le vallon. Schwartzberg, repoussé sans cesse, garnit d'une artillerie également formidable le plateau opposé. Deux fois Victor et Lauriston tentèrent de sortir de Probstheyda.

Vial et Rochambeau sont tués à la tête de leur division. De part et d'autre, les armées immobiles tombaient foudroyées par une mort inévitable.

La bataille n'était pas moins meurtrière sur les rives de la Partha, où le prince de la Moskowa avait à combattre le prince royal de Suède et Blücher. Menacé d'être tourné par le premier à Mockau, le maréchal Ney, par un changement de front rapidement conçu et habilement exécuté, a fermé la ligne circulaire que l'armée française formait alors autour de Leipsick.

Cette manœuvre venait de s'achever lorsqu'un corps de cavalerie et d'infanterie saxonne, qui faisait partie

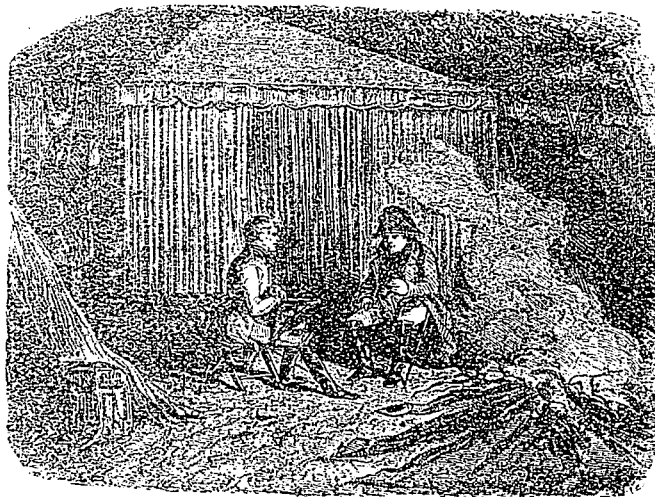


de l'avant-garde du général Reynier, aux approches de la cavalerie russe, qui débouchait de Taucha, au lieu de la combattre, courut à sa rencontre, et occupa à sa tête le poste d'avant-garde qu'elle venait d'abandonner dans nos rangs.

Ce n'était là que le prélude d'une trahison en masse ; car, peu après, au moment où l'ennemi parut devant Paunsdorf, le reste des troupes saxonnes, composant deux brigades, avec quarante pièces d'artillerie, l'une sous les ordres du général de Reyssel, l'autre sous ceux du colonel de Brause, et la cavalerie wurtembergeoise, commandée par le général Normann, passèrent à l'ennemi, malgré les efforts de leur chef, le général Zeschau, qui, fidèle à son prince et à l'honneur, demeura parmi nous, n'ayant plus que cinq cents hommes de sa nation.

Pour comble d'horreur, à peine ces infâmes déserteurs furent-ils arrivés à distance, qu'ils dirigèrent le feu de leur artillerie sur la division Durutte, dont ils firent partie ! La défection des Saxons avait laissé un grand vide dans la ligne française : réduit à quatre mille hommes, le général Reynier était hors d'état de conserver Paunsdorf.

Dans le même moment, le comte de Langeron attaquait avec les Russes le village de Schönfeld, un des faubourgs de Leipsick ; deux fois il s'en empara, deux fois il en fut chassé par le sixième corps, qui, faute de munitions, dut enfin céder. Mais le maréchal Ney ayant fait relever le sixième corps par le troisième, Schönfeld tomba de nouveau en notre pouvoir.

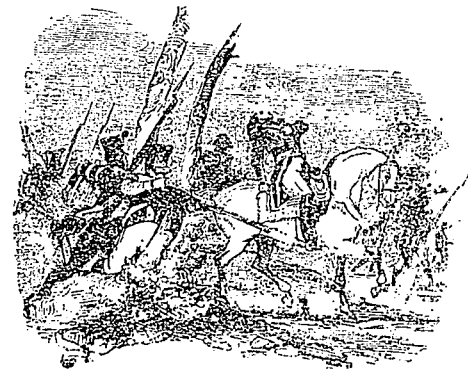


Langeron engagea alors tout son corps d'armée, et, après des prodiges de valeur, le troisième corps, écrasé, par cette masse d'assaillants, se vit aussi obligé d'abandonner ce village. Dix mille hommes de part et d'autre payèrent de leur sang l'affaire de Schönfeld. Le maréchal Ney se replia sur Reudnitz, où Langeron le suivit de près.

La division Durutte, restée seule contre l'armée suédoise et le corps de Wintzingerode, renforcée bientôt de la division Delmas, était parvenue à déposter les suédois au village de Kohlgarten ; mais assaillie par trente mille hommes, elle ne put résister plus longtemps,

et l'ennemi poursuivit sa marche sur Leipsick. Les Suédois touchaient déjà aux premières maisons de Wolmamsdorf. Le général Delmas se précipita sur eux avec sa division et la cavalerie badoise de Beurmann, et parvint à les repousser ; mais, entouré tout à coup par les Russes, ses troupes durent céder, et lui, il marqua de son sang cette généreuse défense.

Averti de ce péril, Napoléon s'y porta de sa personne, avec une division de sa garde à pied et ses grenadiers à cheval, et rejeta l'ennemi jusque sur sa position de Schönfeld. Aussitôt l'Empereur ordonna à Nansouty de prendre Bernadotte en flanc, pour l'empêcher de se réunir à Beningsen. Mais à peine la cavalerie légère eut-elle débouché par Mœlchau, que Rubna, Bulow et le prince de Hesse-Hombourg l'assaillirent, tandis qu'elle était arrêtée en face par deux divisions suédoises que soutenaient l'artillerie saxonne et une batterie à la Con-



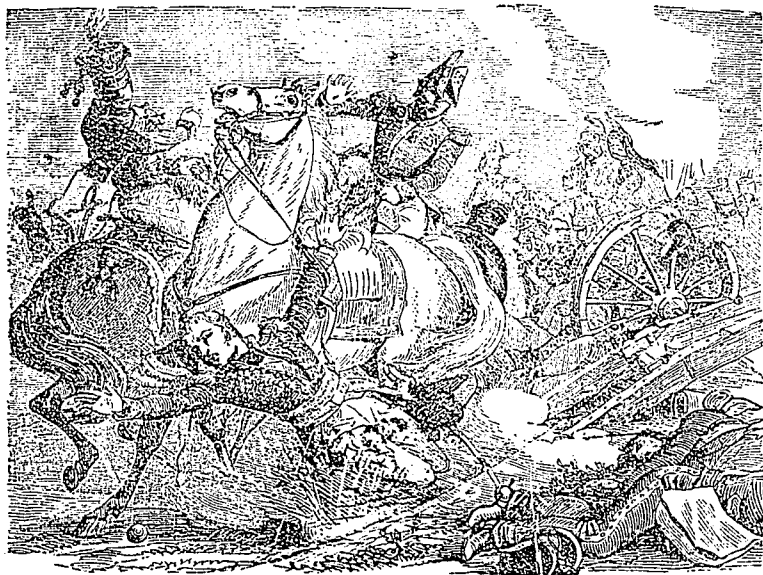
grève au service du prince de Suède. Bulow resta maître des villages de Stunz et de Sellerhausen.

Ney, avec quarante mille hommes, avait résisté toute la journée à cent cinquante mille alliés ; et il fut trahi par les Saxons !

Blücher, de son côté, avait fait attaquer le faubourg de Rosenthal, que les Polonais de Dombrowski et la cavalerie du duc de Padoue défendirent vigoureusement. Le soir, il détacha vers Hall le corps d'York ; il voulait prévenir sur la rive gauche de la Saale la retraite des Français, que parut lui indiquer la marche d'un train considérable d'équipages dans la direction de Weissenfels.

La nuit seule sépara les combattants et mit fin au carnage. Ainsi se termina la fameuse bataille du 18

octobre. Les alliés avaient opposé trois cent mille soldats aux cent trente mille hommes de Napoléon. L'élite de notre armée a été moissonnée dans les champs de Leipsick ; soixante mille hommes manquent aussi à l'ennemi, et il balancerait à venir nous attaquer dans les remparts de Leipsick, si nous avions des munitions pour nous y défendre. Mais, depuis cinq jours, l'armée avait consommé deux cent cinquante mille coups de canon ; il ne restait plus que dix mille cartouches dans les caissons, c'est-à-dire à peine pour soutenir le feu pendant deux heures. Les réserves les plus voisines se trouvaient à



LES MARÉCHAUX DE L'EMPIRE — LANNES A ESSLING

Erfurt et à Magdebourg : il fallait donc nécessairement quitter Leipsick, et la retraite fut décidée.

Dès le soir, les parcs et équipages filèrent par Lindenau sur Lutzen, qui avait vu notre première victoire dans cette campagne ; la cavalerie, la garde, une partie de l'infanterie, suivirent dans la nuit. La marche était difficile par le défilé de deux lieues qui sépare Leipsick de Lindenau, et que coupent plusieurs rivières sur lesquelles aucun pont n'avait été jeté, malgré les ordres réitérés de Napoléon.

A la nouvelle inespérée de notre retraite, les alliés tressaillirent de joie et lancèrent toutes leurs masses contre Leipsick. L'Empereur veut épargner à cette malheureuse ville les horreurs qui la menacent. On lui donne le conseil rigoureux, mais utile et décisif, de brûler les faubourgs de Leipsick, et de tenir jusqu'au dernier moment dans cette ville.

On lui démontre tous les avantages d'une résistance prolongée, qui assurera au moins la retraite de notre armée. Mais Napoléon préfère le péril de succomber, s'il le faut, dans cette ville fidèle, au crime d'imiter la conduite de Rostopchin à Moscou. Il veut à tout prix conserver Leipsick au vieux monarque qui aussi a préféré l'honneur au salut de ses Etats.

Bientôt l'Empereur va porter des consolations au roi de Saxe. Dans une longue entrevue, il le délie de ses engagements, et le presse de la manière la plus vive, au nom de ses plus chers intérêts, de traiter avec les alliés, qui respecteront sans doute en lui la vieillesse, la vertu et le rang suprême. Le roi ne lui répond que par le chagrin profond qu'il res-

sent encore de la trahison de ses troupes à Paunsdorf.

On ne peut relire sans émotion cette scène des derniers adieux entre Napoléon et son vieil ami, comme il l'appelait. Rien de plus touchant que les paroles du vénérable monarque, qui ne s'occupe que des périls de l'hôte illustre dont il a reçu sa couronne ; rien de plus grand que Napoléon, qui à l'approche de Bernadotte, de Beningsen et de Schwartzenberg, entrés par trois côtés dans Leipsick, ne cède, pour se retirer, qu'aux prières et aux larmes de toute la famille royale.

Napoléon veut sortir de la vieille ville par la porte de Randstadt, mais elle est déjà encombrée : obligé de revenir sur ses pas, il va chercher la porte opposée (celle de Saint-Pierre), et longe le boulevard de l'ouest pour gagner le faubourg par lequel l'armée s'écoule.

L'arrière-garde du duc de Raguse tient toujours en avant du faubourg de Hall, que Bliicher a vainement tenté de forcer. Reynier occupe le faubourg de Rosenthal ; dans ceux de Taucha et de Grimma, le maréchal Ney lutte avec une constance sans égale contre les corps russes de Woronzow, les Prussiens de Bulow, et l'armée



suédoise ; Poniatowski et Lauriston défendent de même les faubourgs du midi.

Deux heures encore d'une pareille résistance, l'arrière-garde est sauvée et se réunit avec tout notre matériel au reste de l'armée, que Napoléon a déjà mise hors d'atteinte ; car le premier pont a été miné sous ses yeux, et il a donné au commandement du génie l'ordre de le faire sauter au premier signal. Parvenu enfin à travers tous les obstacles au dernier pont, celui du moulin de Lindenau, l'Empereur descend de cheval, place lui-même sur



la route des officiers d'état-major, pour indiquer aux hommes isolés le lieu de la réunion de chaque corps, et s'occupe ensuite de dicter des instructions au duc de Tarente, qu'il charge du commandement en chef de toute l'arrière-garde.

Accablé par les fatigues de la veille et par les émotions de la journée, Napoléon venait de s'endormir au bruit du canon qui tonnait de toutes parts, quand tout à coup une explosion plus forte se fait entendre : peu d'instants après, le roi de Naples et le duc de Castiglione accourent près de l'Empereur en lui annonçant que le grand pont de l'Elster a sauté. Ainsi, près de vingt mille hommes sont séparés du reste de l'armée. Livrés aux plus affreux désespoir, les uns jurent de mourir plutôt que de se rendre ; d'autres se précipitent dans la Pleiss et l'Elster ; mais, pour la plupart, les eaux bourbeuses de ces rivières deviennent un gouffre où ils restent engloutis. Le maréchal Macdonald passe à la nage, le général Dumoutier se noie.

Depuis le matin, Poniatowski arrêtait les efforts des alliés par des prodiges de courage ; mais en apprenant que tout espoir lui est ravi, il s'élança, suivi de quelques cavaliers au milieu des ennemis : atteint de plusieurs

blessures, entouré de tous côtés, ne pouvant plus se faire jour, il traverse la Pleiss, s'avance sur les bords de l'Elster, déjà garnis de tirailleurs russes, pousse son cheval dans les flots, y trouve la mort.

Expliquons la cause de cet horrible désastre. Les alliés s'étaient enfin rendus maîtres des faubourgs ; l'arrière-garde française se trouvait refoulée sur les boulevards, lorsque la défection d'un bataillon badois, en abandonnant la porte Saint-Pierre, ouvrit à l'ennemi l'entrée de la ville, où il se précipita. Alors nos trois corps d'armée qui la défendent s'efforcent de gagner la grande route en combattant toujours.

Leur valeur héroïque eût assurée leur retraite, si l'officier du génie, chargé de la destruction du pont après le passage, n'eut pas confié cette importante commission à un simple corporal de sapeurs. Celui-ci, armé de la mèche fatale, croit que l'ennemi arrive en masse, exécute sa consigne, et détruit l'unique voie de salut pour nos

braves soldats, dont la valeur contient encore le gros des alliés. Dès lors, cette héroïque arrière-garde, deux cents pièces de canon et un matériel immense nous sont enlevés.

Les ennemis perdirent près de quatre-vingt mille hommes ; mais cette perte énorme ne compensait pas la désorganisation de notre armée, l'abaissement de notre fortune et la ruine de notre influence en Europe.

Les journées de Leipsick nous coûtèrent une trentaine de mille hommes, dont vingt mille morts. Vingt-deux mille blessés restèrent dans les hôpitaux de Leipsick ; dix-sept de nos généraux furent pris. Le roi de Saxe aussi fut fait prisonnier. On le déclara traître aux alliés pour n'avoir pas trahi son allié : il fut emmené en Prusse.

Napoléon était en arrière du dernier pont de l'Elster ; il devait à sa position de renfermer dans son âme le chagrin profond qui le dévorait : il fit former sa garde en bataille et placer ses batteries ; il se trouva ainsi chargé de protéger jusqu'à la Saale les débris de l'armée, qui, supérieure à la funeste impression d'un si cruel revers et aux défections successives des troupes de la

Confédération, ne cessa de combattre de Leipsick jusqu'à Erfurt contre des forces quadruples des siennes. L'ennemi l'a vit toujours la même, toujours digne de sa renommée.

Le 22, l'Empereur était arrivé à Ollendorf, où débarassé par la désertion de tous les étrangers qui servaient encore dans ses rangs, il se livrait à quelques instants de repos ; mais un général autrichien, le comte de Mier, s'est glissé la nuit dans le camp. Encore tout couvert de la poussière des trois journées de Leipsick, le preux Murat, ou plutôt le roi de Naples, a reçu cette émissaire à son bivouac. Cette circonstance explique l'ardeur de la poursuite du corps de Giulay, auquel appartient le comte de Mier. Ce général a garanti à Murat son royaume de la part de l'Angleterre et de l'Autriche. Deux jours après, Napoléon et Murat se sont fait des adieux éternels.

Napoléon ne donne, à Erfurt, que deux jours de repos à ses soldats. Menacé par Blücher du côté d'Eisenach, il quitte Erfurt le 25 et se porte sur Gotha ; le 26, on s'engage dans le forêt de Thuringe ; le 28, nous sommes à Schluchtern, et nous avons passé Fulde. Là semblait s'arrêter l'acharnement de l'ennemi ; il n'a mis à notre poursuite que des hordes de Cosaques qui massacraient avec barbarie nos blessés.

Nous espérions gagner désormais sans coup férir les remparts de Mayence ; mais un obstacle aussi grand qu'imprévu nous attendait aux bords de la Kintzig, et contraignit la valeur française à marquer par une victoire ses derniers pas sur la terre germanique.

La nouvelle armée austro-bavaroise, qui avait fait sa jonction à Braunau le 19 octobre, s'était mise en mouvement sous les ordres du général de Wrède, et portée à marches forcées sur les derrières de nos troupes, afin de leur fermer la route de la France. Le 24, au bruit de la victoire de Leipsick elle se présenta devant Wurtzbourg : là, elle se vit arrêtée par douze cents Français commandés par le général Tharreau, qui rejeta toutes les sommations.

Le 29, de Wrède occupait Hanau avec le gros de son armée. Napoléon, instruit de cette circonstance, et certain qu'une bataille devait encore ouvrir à son armée les portes de la vieille France, fit diriger sur Coblenz tous les bagages, sous la protection de la cavalerie des généraux Milhaud et Lefebvre-Desnouettes.

En effet, le 30, quarante-cinq mille hommes nous attendaient sur la Kintzig, en avant de Hanau, couverts par une artillerie formidable. Au débouché de la forêt

qui sépare les deux armées, Napoléon, faute d'artillerie, fut obligé de suspendre l'attaque et de se borner à la fusillade de ses tirailleurs. A trois heures, le général Drouot paraît avec cinquante pièces de la garde, et fait taire le feu de l'ennemi.

(A suivre)

BRAVOURE DE NAPOLEON

Napoléon était toujours resté devant Kaya, à demi-portée du canon de l'ennemi. Dans cette dangereuse position, les batteries prussiennes, établies près de Gorschen et Rahna, tiraient à chaque instant sur la garde, rangée en bataille à peu de distance derrière l'Empereur ; les boulets ronflaient au-dessus de sa tête, les balles et les mitrailles sifflaient à ses oreilles.

Dans aucune bataille Napoléon ne parut plus visiblement protégé par sa destinée : car tout le temps qu'il demeura près de Kaya et en avant de Lutzen, il s'exposa au feu de l'ennemi plus près que dans aucun des nombreux combats auxquels il avait assisté jusqu'alors.

Cependant une balle ayant emporté, en passant, quelques-unes des torsades d'or qui ornaient le dessus des fontes de sa selle de velours cramoisi, il fit un mouvement involontaire ; mais, son cheval, qui peut-être avait mieux senti que lui l'instinct du danger, baisa les oreilles, enfla convulsivement les naseaux, et indiqua assez, par le tremblement continu de ses membres, qu'il ne voulait plus rester à sa place.

Napoléon, tenant la bride courte, se pencha sur l'arçon de la selle, et, allongeant la main jusque sur le cou de l'animal, le flatta doucement comme pour le rassurer ; puis, reprenant son aplomb, il redevint impassible et continua de braquer sa lunette sur les mouvements qui s'exécutaient devant lui.

Les guides de l'escorte se tenaient en arrière de l'état-major et un peu à l'écart. Ils avaient remarqué l'effet de la balle, le geste de l'Empereur ne leur avait pas échappé. L'un d'eux, vieux soldat, qui datait de la création des guides et dont la bravoure allait jusqu'à la témérité, dit alors à demi-voix à un de ses camarades nouvellement admis dans les chasseurs de la garde :

— Moustachon, as-tu vu le Petit-Caporal ? ce n'est pas lui qui a peur ; c'est le *ponlet d'Inde*.

— C'est ma foi vrai ! répondit avec admiration le jeune chasseur. Il est toujours solide au poste et tranquille comme Baptiste : les lanciers du 2^e l'avaient bien dit.

— Quelle bêtise ! dit une autre vieille moustache, en se mêlant à voix basse à la conversation : je le crois bien qu'il doit être solide et tranquille, puisque les balles viennent tout exprès s'aplatir sur son habit ; et c'est si vrai que, le soir de la Moskowa, son *brosseur*, M. Constant, a trouvé dans la poche de sa veste deux chevrotines qui étaient comme des poires tapées.

— Chasseur de la garde, mon collègue, reprit le vieux guide en se donnant un air d'importance, vous répétez là une incohérence. Encore si vous disiez que c'est *dessus* son grand cordon de la Légion-d'Honneur, qui est sous son habit, qu'elles se *raplatissent*, à la bonne heure ! ça arrive, parce que je l'ai vu ; mais ce n'est pas là le motif : tiens, Moustachon, regarde là-haut !... Vois-tu ?...



Et d'un mouvement de tête le guide indiquait le ciel.

— Eh bien ! continua-t-il, c'est à cause de son étoile, qui a une queue, que nous ne pouvons pas voir, parce qu'il y a trop de fumée ; et quand cette étoile n'aura plus de queue, alors, *rrrouf !* le premier boulet d'enfant qui viendra sera pour le Petit-Caporal. C'est un appelé le grand Gustave-Adolphe, monarque des environs, qu'il est mort et enterré dans une pierre, et avec lequel il a été causer un instant, cette nuit, pour lui tirer les vers du nez, qui lui a rapporté cela ; au surplus, le cardinal *Flech* avait déjà dit la même chose à l'Empereur le jour de sa naissance.

ON NE PERIT PAS, ON S'IMMORTALISE

Le vieux hussard se tut en lançant un regard de mé-

pris au jeune guide, qui n'y fit pas attention, tant il était occupé de ce qui se passait autour de lui.

Des obus et des grenades venaient rouler, bondir et éclater aux pieds de l'Empereur ; la mitraille continuait à passer au-dessus de sa tête avec son affreux sifflement, sans qu'il en fût atteint.

Malheureusement il n'en était pas ainsi pour son état-major. Déjà quelques hussards de l'escorte avaient grommelé entre leurs dents :

— Voilà que ça recommence à *chauffer* un peu dur.

— Le vieux guide, de son côté, avait l'habitude depuis vingt ans, de parler aux obus, et de dire des sottises aux boulets qu'il voyait passer près de lui :

— Au moins, dit-il au jeune hussard, en parlant des obus, *celles-là* s'annoncent quand *elles* viennent nous donner une tape ; au *lieur* que ces scélérats de boulets passent sans dire gare ! et ne vous avertissent que quand on est mort, ce qui est assez malsain, Moustachon.

Au même instant, un boulet de sept vint friser les jambes de son cheval en labourant la terre.

— Oh ! le brigand ! dit le vieux guide en serrant les dents, et en suivant des yeux le projectile pour juger de son effet ; passe donc ton chemin, brutal, je ne te connais pas !

Un instant après, un obus vint s'enterrer à quelques pas :

— Gare dessous ! dit-il encore en détournant son cheval.

L'obus éclata, blessa un officier d'état-major et deux guides. Bientôt un autre boulet arriva en plein fouet et tua raide l'officier de santé Goulet et un pharmacien appelé Desrosiers ; deux autres individus furent blessés grièvement du même coup.

— Ceci devient trop long, dit une voix dans le groupe de l'état-major.

— La position n'est pas tenable, reprit un autre.

— Nous y passerons tous !... ajouta d'un ton sourd un troisième.

Napoléon feignait avec peine de ne pas entendre ces conversations particulières ; mais il était facile de lire sur son visage l'extrême mécontentement et toute l'impatience que lui faisait éprouver ce chuchotement continu.

Enfin, un officier-général ayant dit, de manière à être distinctement entendu de ses voisins, qu'un régiment de ligne venait de périr tout entier devant Gorschen, l'Empereur, poussé à bout, se retourna vivement sur sa selle en disant d'un ton d'humeur :

— Messieurs ! un régiment ne périt pas devant l'ennemi ; il s'immortalise !

La Femme en Blanc

PAR

W. WILKIE COLLINS.

Traduit selon le vœu de l'auteur par
E. D. FORGUES

Le récit est continué par W. Hartright

IV

Je dois vous avertir, en même temps, — aux questions d'argent se mêlant toujours aux questions légales, — que je vois peu d'espérance, si même vous parveniez à établir le fait de l'existence de lady Glyde, que sa fortune lui soit jamais rendue.

L'étranger quitterait probablement le pays sans attendre le commencement des procédures. Quant à sir Percival, ses embarras sont assez nombreux, assez pressants, pour qu'il lui soit loisible de transférer en vingt-quatre heures tout ce qu'il possède à ses créanciers. Vous devez savoir naturellement que...

Je ne le laissai pas achever.

— Je vous en supplie, lui dis-je, ne discutons pas les affaires de lady Glyde. Je n'en ai jamais rien su autrefois, et n'en veux rien savoir aujourd'hui, — si ce n'est que sa fortune est perdue. En présumant, que j'ai des motifs personnels pour agir dans cette affaire, vous êtes tout à fait dans le vrai. Je désire que ces motifs soient toujours aussi désintéressés qu'ils le sont actuellement.

Il voulut m'interrompre et s'expliquer. Mais j'étais, je suppose, animé par l'idée qu'il avait pu me soupçonner ; et je continuai un peu brusquement, sans prêter l'oreille à ses excuses :

— Dans le service que je compte rendre à lady Glyde, lui dis-je, il n'entrera ni un

motif d'argent ni une pensée d'intérêt personnel. Elle a été repoussée comme une étrangère de la maison dans laquelle elle était née ; — un mensonge qui la dit morte a été solennellement inscrit sur la tombe de sa mère ; et il existe deux hommes, impunis jusqu'ici, qui doivent être tenus pour responsables de tous ces faits.

Eh bien ! la maison dont je parlais se rouvrira pour la recevoir, en présence de tous ceux qui ont suivi jusqu'au cimetière les funérailles trompeuses ; le mensonge sera publiquement effacé de la pierre funéraire, avec autorisation du chef de la famille ; et puisque la justice qui siège dans les tribunaux n'a pas d'action sur les deux artisans de tant de fraudes, c'est moi qui leur demanderai compte de leur crime. J'ai consacré ma vie à ce but, et si Dieu me la conserve, tout seul que vous me voyez ici, je saurai l'atteindre...

Il recula quelque pas vers sa table, et garda le silence. Sa physionomie indiquait clairement qu'il croyait ma raison entièrement dominée par les illusions que je me faisais, et qu'il regardait comme totalement inutile de me donner d'autres avis.

— Nous conservons chacun notre opinion, monsieur Kyrle, repris-je. Il faut bien attendre que l'avenir vienne donner raison à l'une ou à l'autre. D'ici là, je reste votre obligé pour l'attention que vous avez bien voulu accorder à mon exposé de faits. Vous m'avez montré clairement que la réparation légale est, dans toutes les acceptions du mot, au delà de nos moyens. Nous ne pouvons produire les preuves que la loi exige ; nous ne sommes pas assez riches pour payer les frais d'une instance légale. C'est déjà quelque chose que de savoir, là-dessus, à quoi s'en tenir...

Après m'être incliné, je me dirigeai vers la porte. Il me rappela, et me remit la lettre que je l'avais vu poser sur la table, à l'écart des autres papiers, dès le commencement de notre conférence.

— Ceci, dit-il, m'est arrivé par la poste il y a quelques jours. Vous aurez peut-être la bonté de le remettre à qui de droit. Veuillez dire, en même temps, à miss Halcombe mes regrets sincères de n'avoir pu jusqu'à présent l'aider que de mes conseils, et encore ces conseils je le crains, lui seront-ils aussi peu agréables qu'à vous?..

J'avais jeté les yeux sur la lettre, tandis qu'il parlait ainsi. Elle était adressée "à miss Halcombe, aux soins de M.M. Gilmore et Kyrle, Chancery Lane." L'écriture m'était tout à fait inconnue.

En sortant, je posai une dernière question : — Sauriez-vous par hasard, dis-je, si sir Percival Glyde est encore à Paris?

— Il est revenu à Londres, répondit M. Kyrle ; du moins l'ai-je entendu dire ainsi par son "solicitor," que je rencontrai pas plus tard qu'hier...

Sur cette réponse, je le quittai.

Au sortir de l'étude, la première précaution à prendre était de ne pas attirer l'attention en affectant de regarder autour de moi. Je marchai sans retourner la tête dans la direction du plus solitaire de ces grands squares que l'on trouve au nord de Holborn ; là, je m'arrêtai tout à coup, dans un endroit d'où mon regard embrassait un large rayon de terrains découverts.

A l'angle du square se tenaient deux hommes qui venaient aussi de s'arrêter et causaient ensemble. Après un moment de réflexion, je revins sur mes pas, de manière à passer près d'eux. Comme j'approchais, l'un se mit en marche et tourna le coin qui, du square, menait à la rue que j'allais prendre. L'autre demeura sur place. Je le regardai en passant, et reconnu, à l'instant même, un des hommes qui jadis m'espionnaient, avant mon départ pour l'Amérique.

Si j'eusse été libre de m'abandonner à mes instincts, j'aurais débuté par adresser la parole à cet homme, et fini par lui tomber dessus. Mais j'étais astreint à peser les conséquences de chaque démarche. Me mettre une seule fois publiquement

dans mon tort, c'était fournir contre moi des armes à sir Percival. Nulle autre alternative que d'opposer la ruse à la ruse. Je descendis la rue par laquelle le second de ces individus avait disparu, et je passai devant lui, le laissant embusqué sous une porte. Il m'était tout à fait inconnu ; et je saisis avec empressement l'occasion de noter son aspect général, en vu des poursuites dont, à l'avenir, je pourrais être l'objet. Cela fait, je continuai à marcher jusqu'à ce que j'eusse atteint New-Road. Là, j'inclinai vers l'ouest (les deux hommes me suivant toujours) et, dans un endroit où je me savais à petite distance d'une station de cabriolets, j'attendis qu'une de ces voitures légères, vide et attelée d'un bon cheval, vint à passer devant moi.

En peu de minutes, mon désir à cet égard fut exaucé. Je sautai dans le cab, et enjoignis au cocher de pousser vivement vers Hyde-Park. Mes espions n'avaient pas sous la main un second équipage aussi lesté. Je les vis s'élançant de l'autre côté de la route, pour me suivre à la course, jusqu'à ce qu'ils rencontrassent ou un cabriolet ou une station. Mais j'avais de l'avance sur eux, et, lorsque, pour descendre, j'arrêtai le cocher, personne n'était en vue.

Je traversai Hyde-Park, et m'assurai, en rase campagne, que j'avais déjoué la surveillance dont j'étais l'objet. Je ne rentrai cependant au logis que beaucoup plus tard, et seulement lorsque l'obscurité se fut faite.

Marian m'attendait, seule dans le petit salon. Elle avait persuadé à Laura d'aller dormir, en lui promettant de me montrer, dès mon retour, le dessin avec lequel je l'avais laissée aux prises. Cette pauvre petite esquisse, vague et sans éclat, — si peu de chose en elle-même, si touchante par les idées qui s'y rattachaient, — avait été étayée avec soin sur la table, au moyen de deux gros volumes et placée de manière à recevoir, le plus

avantageusement possible, les rayons de la bougie unique à laquelle nous nous réduisions alors.

Je m'assis pour regarder ce dessin, et pour raconter tout bas à Marian ce qui était arrivé. La cloison qui nous séparait de la chambre voisine était si peu épaisse, que nous distinguions presque la respiration de Laura, et que nous l'eussions nécessairement réveillée en parlant à voix haute.

Marian garda son calme ordinaire pendant que je lui racontais mon entrevue avec M. Kyrle. Mais son visage changea, lorsque ensuite je lui parlai des deux hommes qui m'avaient suivi, au sortir des bureaux de l'avocat, et surtout quand je lui annonçai comment j'avais découvert le retour de sir Percival.

— Mauvaises nouvelles, Walter, me dit-elle ; les pires que vous puissiez rapporter. Avez-vous quelque chose à m'apprendre ?

— J'ai quelque chose à vous remettre, lui répondis-je en lui passant la lettre que M. Kyrle avait confiée à mes soins.

Elle jeta un coup d'œil sur l'adresse, et reconnut immédiatement l'écriture.

— Vous connaissez votre correspondant ? lui demandai-je.

— Je ne le connais que trop, répondit-elle. Mon correspondant est le comte Fosco.

Tout en parlant, elle décachetait la lettre. Tandis qu'elle en prenait lecture, le sang lui monta aux joues, et ses yeux brillèrent d'indignation lorsqu'elle m'eût passé pour que j'en prisse à mon tour connaissance.

Cette lettre était ainsi conçue :

« Obéissant à un honorable sentiment d'admiration, — honorable pour moi comme pour vous ; — je vous écris, magnifique Marian, dans l'intérêt de votre repos, et pour vous adresser simplement deux paroles de consolation :

« Ne craignez rien !



Je liai conversation avec le jardinier. (page 585).

« Mettez à profit l'admirable bon sens que vous tenez de la nature, et vivez désormais dans la retraite. Chère et admirable femme, n'appellez point sur vous une publicité périlleuse ! La résignation est sublime ; — résignez-vous ! La modeste tranquillité du foyer domestique offre des attraits éternellement nouveaux ; —

sachez en jouir ! Les orages de la vie passent, désarmés, sur les tranquilles vallons de la solitude ; — habitez, chère lady, ces vallons retirés !

« Agissez ainsi, et je vous permets de ne rien craindre. Aucune infortune nouvelle ne viendra froisser votre sensibilité, — sensibilité qui m'est aussi précieuse

que la mienne. Vous ne serez point molestée ; la belle campagne de votre retraite ne sera point poursuivie. Elle a trouvé, dans votre cœur, un asile nouveau. Asile inappréciable ! je le lui envie, et je l'y laisse.

« Un dernier mot d'avertissement affectueux, de prévoyance paternelle, — et je

m'arrache au bonheur de vous parler ; je crois ces lignes fervantes.

— N'allez pas plus loin sur la route où vous êtes engagé ; ne compromettez aucun intérêt sérieux ; ne menacez personne ! Je vous en supplie, ne me forcez point à l'action, — moi, l'homme d'action par excellence, — lorsque je n'aspire qu'à rester passif et à restreindre, pour l'amour de vous, la vaste portée de mes facultés et de mes combinaisons. Si vous avez de téméraires amis, modérez leur déplorable ardeur. Si M. Hartright revient en Angleterre, n'ayez aucune communication avec lui ! Je marche sur la voie que je me suis faite, et où Percival me suit pas à pas. Le jour où M. Hartright se rencontrerait sur cette route, vous pouvez le regarder comme un homme perdu."

Pour toute signature, au bas de cette lettre, il n'y avait qu'un F, entouré de parafes efflorescents et compliqués. Je la jetai sur la table avec tout le mépris qu'elle m'inspirait.

— Il essaie de vous effrayer, dis-je ; si-gne bien certain que lui-même a peur...

Elle était trop véritablement femme pour traiter la lettre comme je le faisais. L'insolente familiarité du langage qu'on lui parlait, lui était tout empire sur elle-même. D'un côté de la table à l'autre, elle me regardait, les mains crispées sur ses genoux ; et l'ancienne ardeur de son indomptable caractère revint se refléter sur ses joues animées, dans ses yeux étincellants :

— Walter ! me dit-elle, si jamais ces deux hommes sont à votre merci, et si vous êtes obligé d'épargner l'un d'eux, — ah ! par le ciel ! que ce ne soit pas le comte !

— Je conserverai sa lettre, Marian, pour aider à ma mémoire quand le jour sera venu...

Elle me regardait avec intention loger ce papier dans mon portefeuille.

— Quand le jour " sera " venu, répé-

ta-t-elle. Pouvez-vous parler de l'avenir avec cette certitude ! — après ce que vous avez entendu dans le cabinet de M. Kyrle, après ce qui vous est arrivé aujourd'hui ?...

— Ce n'est pas d'aujourd'hui, Marian, que le temps compte pour moi. Je me suis borné aujourd'hui à solliciter un autre homme d'agir en ma faveur et à ma place, mais je daterai, dorénavant, à partir de demain.

— Pourquoi demain ?

— Parce que, à partir de demain, je compte n'avoir d'autre agent que moi-même.

— Et que voulez-vous faire ?

— J'irai à Blackwater par le premier train, et j'espère être de retour le soir même.

— A Blackwater ?

— Oui ! depuis que j'ai quitté M. Kyrle, j'ai eu tout le temps de réfléchir. Son opinion, sur un point, confirme la mienne, Nous devons persister jusqu'au bout à poursuivre la date du voyage de Laura. Le seul côté faible du complot, et, sans doute, l'unique chance de prouver qu'elle vit encore, tiennent ensemble à la découverte de cette date.

— Vous voulez sans doute dire, reprit Marian, une découverte qui vous permettrait d'établir que le départ de Laura, lorsqu'elle quitta Blackwater-Park, est postérieur à la date de sa mort, telle que la donne le certificat du médecin ?

— C'est cela ; c'est précisément cela ?

— Et qui vous fait penser que ce départ ait été postérieur au décès ? Laura ne peut rien nous apprendre sur le temps qu'elle a passé à Londres.

— Non ; mais le directeur de l'hospice vous a dit qu'elle y avait été admise le 27 juillet. Je mets en doute que le comte Fosco ait pu la garder à Londres, et l'y tenir insensible à tout ce qui se passait autour d'elle, pendant un laps de temps qui dépasse une nuit. Dans cette hypothèse, elle a dû partir le 26, et par consé-

quent arriver à Londres un jour après la date que le certificat du docteur assigne à son décès. Établissons cette date, notre preuve est faite contre sir Percival et le comte.

— Oui, oui ! je vois, je me rends compte !... Mais comment nous procurer cette preuve ?

— Le récit de mistress Michelson m'a suggéré deux moyens qui peuvent être essayés pour cela. L'un d'eux est d'interroger le docteur, M. Dawson, qui doit bien savoir à quelle époque il a repris, après le départ de Laura, le cours de ses visites à Blackwater-Park. L'autre est de faire une enquête dans cette auberge où sir Percival s'est rendu tout seul, la nuit venue. Nous savons que son départ a suivi de quelques heures seulement celui de Laura ; nous pouvons donc arriver ainsi à vérifier la date en question. Dans tous les cas, l'essai vaut bien qu'on le tente, et je le ferai demain, j'y suis bien décidé.

— Et supposons qu'il échoue ?... Je vois tout en noir maintenant, Walter ; mais, les désappointements arrivant, vous me trouverez optimiste ;... supposons que personne, à Blackwater, ne nous vienne en aide ?

— En ce cas, il y a deux hommes à Londres qui peuvent me prêter leur concours, et dont je l'obtiendrai bien certainement : — sir Percival et le comte. Les gens qui n'ont rien à se reprocher peuvent bien avoir oublié la date ; mais ils sont coupables, eux, et ils la savent. Si j'échoue partout ailleurs, je prétends arracher de force, aux conditions que je voudrai bien lui faire, l'aveu complet de l'un ou de l'autre...

A ces mots, tous ce que Marian avait en elle de ressentiment féminin lui monta au visage avec la rapidité de l'éclair.

— Commencez par le comte ! me dit-elle tout bas avec une ardeur singulière. Pour l'amour de moi, commencez par lui !

— Pour l'amour de Laura lui répondis-

je, nous devons commencer par ce qui nous offre le plus de chances de succès...

La rougeur de ses joues s'éteignit encore, et tristement elle secoua la tête :

— Oui, dit-elle, vous avez raison ; il était mesquin et méritable de parler comme je l'ai fait. Je m'essaie à la patience, Walter, et j'y réussis mieux que dans les temps où j'étais plus heureuse ; toutefois, il me reste quelque chose de mon impétuosité passée, et c'est surtout quand je songe au comte que je me sens dominée par ces instincts d'autrefois.

— Il aura son tour, lui dis-je ; mais, ne l'oubliez pas, nous ne sommes en possession, jusqu'à présent, d'aucun des points par lesquels son existence peut nous offrir quelque prise... Ici, je suspendis un instant mes paroles pour la laisser reprendre possession d'elle-même ; et alors, je prononçai les mots décisifs :

— Marian ! il y a dans la vie de sir Percival, un point que nous connaissons tous deux...

— C'est le secret dont vous voulez parler ?

— Oui, c'est le secret. C'est par là seulement que nous avons la main sur lui. Je n'ai pas d'autre moyen pour l'arracher à la position qui fait sa force, pour le traîner au grand jour, lui et son infamie. Quoi que puisse avoir fait le comte, sir Percival a consenti au complot contre Laura par d'autres motifs que ceux de la cupidité. Vous l'avez entendu dire au comte qu'il croyait Laura maîtresse d'un secret dont la découverte le perdrait infailliblement ? Vous avez entendu dire que si le secret connu d'Anne Catherick venait à être révélé, c'en était fait de lui et de son avenir ?

— Oui ! oui ! j'ai entendu tout cela.

— Eh bien ! Marian, quand nos autres ressources nous auront manqué, je prétends arriver à la connaissance du secret. Je suis encore hanté, même aujourd'hui, par mon ancienne superstition. Je persiste à dire que la Femme en blanc ex-

erce son influence encore vivante sur notre triple existence. Le but est marqué ; le but nous attire, et, du tombeau où elle repose, Anne Catherick continue à nous montrer le chemin. . .

V

Le récit de nos premières campagnes dans Hampshire ne nous arrêtera pas longtemps.

Mon départ de Londres avait eu lieu d'assez bonne heure pour me permettre d'arriver chez M. Dawson dans le cours de la matinée. Notre conférence, du moins en ce qui touchait l'objet particulier de ma visite, n'eut aucun résultat dont je dusse me satisfaire.

Les livres de M. Dawson mentionnaient très certainement la reprise de ses visites à miss Halcombe ; mais nous ne pouvions remonter de cette date à celle du départ de Laura sans être aidés pour ce calcul par mistress Michelson, que je savais hors d'état de nous prêter cette assistance.

Comme pour compléter cette difficulté, le docteur lui-même, s'étant trouvé malade à cette époque, avait omis de mentionner, comme à l'ordinaire, le jour de la semaine et du mois où le jardinier de Blackwater-Park était venu lui rendre le message de mistress Michelson.

Désespérant de trouver assistance chez M. Dawson, je résolus d'essayer ensuite si je pourrais établir d'une manière certaine, la date de l'arrivée de sir Percival Knowlesbury.

On eût dit une fatalité ! Lorsque j'arrivai à Knowlesbury, je trouvai l'auberge fermée. Sur ses murailles, de tous côtés, étaient apposées des affiches qui annonçaient sa vente prochaine. Le propriétaire avait quitté la ville, emportant tout ce qu'il possédait au monde, et je ne pus obtenir de personne des renseignements un peu précis sur ce qu'il était devenu.

J'avais encore quelques heures de reste,

avant que le dernier train partit pour Londres, et, dans un cabriolet pris à la station de Knowlesbury, je revins à Blackwater-Park, me proposant de questionner le jardinier, ainsi que l'homme chargé de la " lodge. " S'ils se trouvaient, eux aussi, hors d'état de me renseigner, j'étais pour le moment au bout de mes ressources, et n'avais plus qu'à retourner en ville.

A un mille environ du parc, je renvoyai le cabriolet, et d'après les indications que je m'étais fait donner par le cocher, je marchai seul dans la direction du château.

Au moment où je débouchais sur la grande route en quittant le sentier, je vis un homme, ayant un sac de nuit à la main, et qui, d'un pas rapide, me précédait vers la " lodge. " Il était de petite taille ; ses vêtements noirs semblaient tant soit peu râpés, et il portait un chapeau à bords remarquablement larges.

Autant qu'il était possible d'en juger, le crus discerner en lui quelque clerc de procureur, et je fis halte immédiatement pour laisser plus de distance entre lui et moi. Il ne m'avait pas entendu, et se perdit dans l'éloignement sans avoir regardé en arrière. Lorsque moi-même, quelque temps après, je franchis les portes de l'enclos, mes yeux le cherchèrent en vain ; — bien évidemment il était entré au château.

Il y avait deux femmes dans la " lodge. " L'une d'elles était âgée ; je reconnus de suite l'autre d'après la description que Marian m'avait faite d'elle, et je vis que j'avais affaire à Margaret Porcher.

Je demandai d'abord si sir Percival résidait pour le moment au château, et comme on me dit que non, je m'informai ensuite de l'époque à laquelle il l'avait quitté. Ni l'une ni l'autre des deux femmes ne trouva autre chose à répondre, si ce n'est qu'il était parti dans le courant de l'été. De Margaret Porcher, je ne pouvais rien tirer, si ce n'est des sourires hé-

bétés qu'elle m'adressait en secouant la tête.

La vieille femme était un peu plus intelligente ; et je l'amenai, avec quelque effort, à me parler du départ de sir Percival et de la subite alarme qui en avait été cause. Elle se rappelait fort bien que son maître l'avait réveillée en sursaut, au milieu de la nuit ; elle se rappelait aussi que ses blasphèmes l'avaient effrayée ; — mais la date à laquelle tout ceci était arrivé (la pauvre femme en convenait honnêtement), cette date était " bien au-dessus d'elle. "

En quittant la " lodge, " je vis le jardinier qui travaillait à peu de distance. Au premier abord, quand je lui parlai, cet homme parut m'envisager avec une certaine méfiance ; mais en mettant en avant le nom de mistress Michelson, et moyennant une allusion polie à lui-même, je l'engageai assez vite dans ma conversation.

Il est inutile de raconter ce qui se passa entre nous ; cette nouvelle tentative, pour retrouver la date perdue, ne réussit pas mieux que les autres. Le jardinier se rappelait que son maître était parti en voiture, pendant la nuit " à un certain moment du mois de juillet, dans la dernière quinzaine ou les derniers dix jours du mois ; " — il n'en savait pas davantage.

Pendant que nous causons, j'aperçus l'homme noir, au grand chapeau, qui sortait de la maison, et s'arrêtait, à quelque distance pour nous observer.

Déjà quelques soupçons m'avaient traversé l'esprit, touchant la mission de cet homme à Blackwater-Park. Ces soupçons augmentèrent maintenant, le jardinier n'ayant pas pu (ou voulu) me dire qui était ce personnage ; et je résolus déclarer un peu ma route, si je le pouvais, en l'abordant. La plus simple question à lui faire, en ma qualité d'étranger, était de m'informer si les curieux étaient admis à visiter le château. Je me dirigeai

aussitôt vers lui, et l'interpellai par ces paroles.

Sa physionomie et son attitude ne me laissèrent pas douter qu'il ne sût à qui il avait affaire, et je vis aussi qu'il se proposait de m'irriter, de susciter une querelle entre nous. Sa première réponse eût été assez insolente pour amener ce résultat, si elle m'avait trouvé moins fermement résolu à me contenir.

Reconnu au moment où je sortais de l'étude de M. Kyrle, ma présence à Londres avait été, bien évidemment, signalée par sir Percival, et on avait dépêché l'homme noir au château, en prévision des recherches que, sans nul doute, j'y viendrais faire, là ou dans le voisinage. Si je lui avais donné la plus petite chance de former contre moi une plainte légale quelconque, l'intervention de la magistrature locale aurait servi, sans nul doute, à paralyser provisoirement mes démarches et à me séparer, au moins pour quelque temps, de Marian et de Laura.

Je m'attendais à être guetté sur le chemin de Blackwater-Park à la station, exactement comme j'avais été guetté à Londres, le jour précédent. Mais je ne pus découvrir si réellement on me suivit ou non.

Je regagnai notre domicile, prenant soin avant de frapper à la porte, de passer par la rue la plus déserte des environs, où plusieurs fois je m'arrêtais soudainement pour regarder derrière moi, dans l'espace libre. C'est au sein de l'Amérique centrale que j'avais appris à me servir de ce stratagème contre les traîtres dont on se croit menacé ; et maintenant je l'employais de nouveau dans le même but, mais avec des précautions plus grandes encore, au cœur de la métropole civilisée.

Pendant mon absence, rien n'était arrivé dont Marian put s'effrayer. Elle me pressa de questions sur l'issue de mon entreprise. Quand je lui dis ce qui en était, elle ne pût cacher la surprise que

lui causait l'indifférence avec laquelle je parlais des échecs successifs qu'avaient amenés jusque-là toutes mes investigations.

Le fait est que le mauvais résultat de mon enquête ne m'avait nullement abattu. C'est uniquement par devoir, que je l'avais tentée et, dans le fond, je n'en attendais rien. Les dispositions de mon esprit étaient telles, à ce moment, que je trouvais une sorte de soulagement à voir la lutte, circonscrite maintenant entre moi et sir Percival Glyde, devenir une simple question de force relative.

À mes autres mobiles, infiniment meilleurs, s'était toujours mêlé un âpre besoin de vengeance ; et j'avoue que c'était une joie pour moi, de penser que le plus sûr moyen, — l'unique moyen, — de servir les intérêts de Laura, était de tenir à ma discrétion le misérable qui l'avait épousée.

Aucun vil calcul touchant les rapports que l'avenir pouvait amener entre Laura et moi, ou les concessions personnelles et secrètes que je pourrais arracher à sir Percival, si une fois je l'avais à ma merci, n'entra jamais dans ma pensée. Jamais je ne me dis à moi-même : — " Si je l'emporte, un des résultats de ma victoire sera de mettre son mari hors d'état de me l'enlever jamais. " Je ne pouvais ni l'envisager, elle, ni songer à l'avenir avec des idées de cet ordre.

Les changements qui avaient fait d'elle en quelque sorte, une autre Laura, désitéressait mon amour et en faisait une tendresse épurée, une sainte compassion telles que son père et son frère eussent pu les ressentir. Dieu sait que mes espérances n'allaient jamais au delà du jour où elle serait complètement rendue à elle-même. La revoir forte et heureuse comme jadis, recevoir d'elle ses bons regards d'autrefois, l'entendre me parler comme autrefois, c'étaient là tous mes vœux, tout mon espoir.

Dans la matinée qui suivit mon retour du Hampshire, j'emmenai Marian avec

moi dans mon atelier, et là je lui soumis mon plan, tel que je l'avais mûri jusquelors, pour dominer, dans la vie de sir Percival, la seule position qu'on pût attaquer avec succès.

Il fallait avant tout pour arriver jusqu'au secret, percer le mystère impénétrable à tous et chacun de nous, le mystère de la Femme en blanc. Et maintenant, on pouvait essayer d'éclaircir ce dernier, en obtenir le concours de la mère d'Anne Catherick.

Or, nous n'avions aucun moyen d'amener mistress Catherick à parler ou agir en cette manière, à moins que je ne parvinsse à découvrir, avant tout, tels ou tels détails de résidence ou de famille que mistress Clements pouvait seule me fournir.

La première difficulté, dès lors, était de trouver mistress Clements.

Marian, avec son habituelle promptitude d'esprit, me fournit l'expédient qui devait m'amener à ce résultat par la voie la plus simple et la meilleure. Elle me proposa d'écrire à la petite ferme voisine de Limmeridge (Todd's-Corner, celle dont il a déjà été question), pour s'informer si, dans le courant de ces derniers mois, mistress Clements avait donné de ses nouvelles à mistress Todd.

En attendant que la réponse arrivât, je me fis donner par Marian, tous les détails qu'elle avait pu se procurer elle-même sur l'origine de sir Percival, et la manière dont il avait débuté dans la vie. Elle ne pouvait parler de tout ceci que par ouï-dire, mais elle avait toute raison de croire vrais les détails, en petit nombre, qu'elle me communiqua sans réserve.

Sir Percival était fils unique. Son père, sir Félix Glyde, avait été victime, dès sa naissance, d'un accident affreux, par suite duquel il était resté à jamais difforme. Aussi sa jeunesse s'était elle écoulée dans un isolement presque absolu. N'ayant d'autre jouissance que l'étude de l'art musical, il finit par épouser une per-

sonne dont les goûts étaient semblables aux siens, et qui passait pour une musicienne accomplie.

Il hérita, jeune encore, du domaine de Blackwater. Ni lui, ni sa femme, quand ils eurent pris possession, ne firent la moindre avance à la société du voisinage ; et personne ne tenta de leur faire abdiquer leur réserve habituelle.

Le " baronet ", qui n'avait aucune espèce de goût pour la campagne, aucun attachement pour le domaine ou pour n'importe lequel de ceux qui l'habitaient, ne tarda pas à quitter sa résidence. Après un court séjour à Londres, sa femme et lui partirent pour le continent, d'où jamais ils ne revinrent en Angleterre.

Leur fils Percival, né à l'étranger, y avait été élevé par des instituteurs particuliers. Il avait commencé par perdre sa mère. Peu d'année après elle, en 1825 ou 1826, sir Felix était mort à son tour. Une ou deux fois avant cette époque, sir Percival était venu en Angleterre, mais seulement comme un jeune homme dont l'éducation s'achève ; et ses relations avec feu M. Fairlie n'avaient commencé que postérieurement à la mort de son père. Elles furent bientôt très-intimes, encore que sir Percival dans ce temps-là, ne revint à peu près jamais à Limmeridge-House.

M. Frédéric Fairlie avait pu le rencontrer une ou deux fois dans la société de son frère Philip ; mais, ni à cette époque ni à aucune autre, il ne l'avait beaucoup connu. Le seul ami véritablement intime, que sir Percival eût dans la famille Fairlie, était donc le père de Laura. Tels furent tous les détails que je pus obtenir de Marian. Ils ne me fournissaient rien d'utile à mon projet actuel, mais j'en pris soigneusement note pour le cas où, dans l'avenir, ils me deviendraient plus essentiels.

La réponse de mistress Todd (adressée, d'après notre désir, à un bureau de poste assez éloigné de nous) était arrivée à des-

tinuation quand je me présentai pour la retirer. Les chances qui jusqu'alors avaient toujours tourné contre nous, nous devinrent favorables à partir de ce moment. La lettre de mistress Todd renfermait le premier article des renseignements après lesquels nous courrions.

Mistress Clements, paraît-il, avait écrit à Todd's-Corner, d'abord, pour demander pardon de peu de cérémonie qu'elle avait mis, ainsi qu'Anne, à quitter leurs amis de la ferme (le lendemain du jour où j'eus rencontré la Femme en blanc dans le cimetière de Limmeridge) ; puis pour informer mistress Todd qu'Anne venait encore de disparaître, et la supplier de faire faire des recherches dans les environs, attendu que la pauvre égarée avait fort bien pu revenir du côté de Limmeridge.

En formulant cette requête, mistress Clements avait eu soin d'y joindre une adresse à laquelle, en tout état de cause, on était sûr de pouvoir utilement la réclamer ; cette adresse, mistress Todd la faisait passer à Marian. Elle indiquait une maison de Londres située à une demi-heure de marche de celle que nous habitons nous-mêmes.

J'étais donc décidé (qu'on me passe cette expression proverbiale), à " ne pas laisser croître l'herbe sous mes pieds. " Dès le lendemain, je partis pour me procurer une entrevue avec mistress Clements. Ce fut mon premier pas en avant dans l'investigation qui désespérée à laquelle, désormais, je m'étais voué.

VI

L'adresse envoyée par mistress Todd me conduisit à une maison garnie, située dans une rue de bon aspect, près de Gray's-Inn-Road.

Quand j'eus frappé, la porte me fut ouverte par mistress Clements en personne. Elle ne paraissait point se souvenir de moi, et me demanda ce qui m'ame-

naît. Je lui rappelai notre rencontre dans le cimetière de Limmeridge, à l'issue dans ma conférence avec la Femme en blanc, prenant un soin tout spécial de lui remettre en mémoire que, suivant la déclaration d'Anne Catherick elle-même, j'étais celui qui l'avait aidée, après son évvasion de l'hospice, à se dérober aux gens qui la poursuivaient.

C'était là mon seul titre à la confiance de mistress Clements. Dès mes premières paroles, elle se rappela les souvenirs que j'invoquais, et me fit entrer dans le salon très-préoccupée de savoir si je lui apportais quelques nouvelles d'Anne Catherick.

Il m'était impossible de lui dire toute la vérité sans entrer en même temps, au sujet du complot, dans des détails qu'il eût été dangereux de confier à un étranger. Je ne pouvais donc que lui expliquer, de façon à éviter pour l'avenir tout reproche de ma propre conscience, que je n'avais pas la moindre espérance de pouvoir la retrouver jamais ; que probablement nous ne la reverrions plus, vivante ; et que, dans cette affaire j'avais surtout à cœur de provoquer la punition des deux hommes que je soupçonnais de s'être entendus pour la faire tomber dans un piège, et qui, de plus, m'avaient causé un tort grave, ainsi qu'à certaines personnes de mes amis.

La pauvre femme, tout d'abord, se trouve trop émue, trop agitée pour comprendre parfaitement ce que je lui disais. Elle m'assurait seulement qu'en retour des bontés que j'avais eues pour Anne Catherick, elle était toute disposée à ne rien céder de ce qu'elle savait. Mais elle ajoutait que n'ayant pas l'esprit très-prompt, ni l'habitude de parler à des personnes étrangères, elle me serait obligée de la mettre en bon chemin, et lui dire par où je souhaitais qu'elle commençât.

Sachant d'expérience que le récit le plus clair à tirer de personnes peu habituées à classer leurs idées, et celui qui

remonte assez loin pour leur épargner l'embarras de revenir, dans le cours de la narration, sur des événements antérieurs à ceux qu'elle embrasse, je demandai à mistress Clements de me raconter, tout d'abord, ce qui avait suivi son départ de Limmeridge ; et à partir de là, par des questions serrées et pressantes, je l'amenai de point en point, jusqu'à l'époque où Anne avait disparu.

Voici, en substance, les informations que je pus recueillir ainsi :

En quittant la ferme de Todd's-Corner, mistress Cléments et Anne avaient poussé le même jour jusqu'à Derby, où elles étaient restées à peu près une semaine, à cause de la situation où se trouvait Anne. Elles étaient ensuite parties pour Londres où elles habiteront alors, pendant un an environ, le logement occupé par mistress Clements : des circonstances sans intérêt, relatives à la maison et à son propriétaire, les obligèrent ensuite de changer de résidence.

La peur qu'avait Anne d'être découverte, soit à Londres, soit aux environs, chaque fois qu'elle se hasardait à sortir, avait peu à peu gagné mistress Clements ; elle se décida, en conséquence, à se retirer dans l'un des endroits les plus écartés de l'Angleterre, la petite ville de Grimsby, dans le Lincolnshire, où feu son mari avait passé toute sa jeunesse. Les parents qu'il y avait laissés étaient des gens respectables, bien établis dans la ville ; ils avaient toujours traité mistress Clements avec beaucoup de bienveillance ; aussi avait-elle cru ne pouvoir mieux faire que de se retirer auprès d'eux et d'agir selon leurs avis.

Anne ne voulait pas entendre parler de retourner à Welmingham, auprès de sa mère, parce que c'était de là qu'on l'avait conduite à l'hospice, et parce que sir Percival devait certainement l'y chercher. Cette objection était sérieuse, et mistress Clements comprenait fort bien qu'elle n'en pouvait faire bon marché.

C'est à Grimsby que, chez Anne, s'étaient manifestés les premiers symptômes un peu graves de la maladie dont elle portait le germe. Ils devinrent tout à fait évidents, bientôt après que la nouvelle du mariage de lady Glyde, publié dans les journaux, lui fût ainsi parvenue.

L'homme de l'art qu'on envoya chercher pour soigner la pauvre malade, reconnut immédiatement qu'il s'agissait d'une affection du cœur, déjà fort sérieuse. La maladie dura longtemps, laissa derrière elle une grande faiblesse, et revint bien que moins grave, à mainte et mainte reprise. Les deux femmes en conséquence, restèrent à Grimsby pendant la première moitié de l'année qui venait de commencer, et peut-être y seraient-elles demeurées beaucoup plus longtemps, si Anne, à cette époque, n'avait pris tout à coup le parti hasardeux de retourner dans le Hampshire, afin d'y obtenir de lady Glyde un entretien particulier.

Mistress Clements fit tout son possible pour s'opposer à l'exécution de ce projet inexplicable et périlleux. Sa compagne ne lui donna d'autre explication de ses motifs, si ce n'est qu'elle croyait approcher de sa fin, et qu'elle avait dans l'esprit quelque chose dont il lui fallait, absolument et à tout risque, donner secrètement connaissance à lady Glyde.

Elle était si fermement résolue à l'accomplissement de ce projet qu'elle déclarait vouloir partir toute seule pour le Hampshire, si mistress Clements montrait quelque répugnance à l'accompagner. Celle-ci, cédant à la nécessité, mais non sans prévoir dans l'avenir bien des troubles et des périls, laissa une fois de plus Anne Catherick libre d'agir selon ses inspirations.

En se rendant de Londres dans le Hampshire, mistress Clements découvrit qu'un de leurs compagnons de route connaissait à merveille les environs de Blackwater, et pouvait lui donner, sur cette localité, tous les renseignements dont elle

avait besoin. Elle constata de cette manière que le seul endroit où elles pussent aller s'établir sans se risquer dans le voisinage de sir Percival, était un gros village appelé Sandon. De là aux limites de Blackwater-Park, il y avait environ trois ou quatre milles ; et chaque fois qu'elle était parue dans les environs du lac, Anne Catherick avait dû, aller et retour compris, franchir deux fois cette distance.

Pendant le peu de jours qu'elles avaient passé à Sandon sans y être découvertes, elles vivaient un peu en dehors du village, dans le cottage d'une respectable veuve qui avait une chambre à louer, et dont mistress Clements s'était autant que possible assuré la discrétion, tout au moins pendant la première semaine.

Elle avait aussi lutté de son mieux pour qu'Anne se contentât tout d'abord d'écrire à lady Glyde. Mais le complet avortement de la lettre anonyme, naguère envoyée à Limmeridge, avait inspiré à la pauvre fille l'inébranlable résolution de parler cette fois, et de marcher seule à l'accomplissement de sa mission.

Mistress Clements, néanmoins, la suivit secrètement toutes les fois qu'elle se rendait au lac ; — mais sans se hasarder assez près de l'embarcadere pour être témoin de ce qui s'y passa. Lorsque Anne revint pour la dernière fois de ce périlleux voisinage, la fatigue causée par des courses répétées, dont chacune passait la mesure de ses forces venant se joindre à l'épuisement produit par l'agitation dont elle avait souffert, amena le résultat que mistress Clements n'avait jamais cessé de redouter.

De nouvelles angoisses dans la région du cœur et les autres symptômes qui avaient appelé l'attention du médecin de Grimsby, reparurent à la fois ; Anne fut obligée de garder le lit et de rester enfermée dans le "cottage."

En pareille occasion, il fallait d'abord, — et mistress Clements le savait par expérience, — calmer chez la malade ses

anxiétés d'esprit; et, dans ce but, l'excellente femme se randit elle-même au lac, le lendemain, pour tâcher d'y rencontrer lady Glyde (qui très-certainement à ce que disait Anne, ne manquera pas de venir tous les jours à l'embarcadère), et d'obtenir qu'elle voulût bien pousser secrètement sa promenade jusque au cottage voisin de Sandon.

Arrivée aux limites extérieures des plantations, mistress Clements rencontra, non pas lady Glyde, mais un gentleman de haute et forte taille, d'un âge déjà mûr, et tenant un livre à la main, — en d'autres termes, le comte Fosco.

Ce digne homme, après l'avoir examinée pendant un moment avec beaucoup d'attention, lui demanda si elle ne s'attendait pas à rencontrer quelqu'un dans ce lieu, ajoutant, sans lui laisser le temps de répondre, que lui-même était là, porteur d'un message de lady Glyde; mais il n'était pas tout à fait sûr que la personne, actuellement devant lui, répondit au signalement qui lui avait été donné pour reconnaître celle à qui le message devait être rendu.

Mistress Clements, immédiatement rassurée, lui confia l'objet de sa course, et le supplia de l'aider à calmer les inquiétudes qui dévoraient Anne, en lui transmettant le message dont il était chargé pour la pauvre malade. Le comte lui octroya sa requête immédiatement, et de la meilleure grâce du monde.

Le message, lui dit-il, était de la dernière importance. Lady Glyde suppliait Anne et son excellente amie de s'en retourner immédiatement à Londres, attendu que, selon elle, sir Percival ne saurait manquer de les découvrir, si elle demeuraient plus longtemps aux environs de Blackwater. Elle-même se rendrait à Londres, d'ici à peu de temps; et si Anne ainsi que mistress Clements consentaient à l'y précéder, elles étaient certaines, en lui donnant leur adresse,

d'entendre parler d'elle ou de la voir avant la quinzaine écoulée.

Le comte ajouta qu'il avait déjà essayé de donner un conseil d'ami à la fugitive, mais que, s'effrayant de sa figure inconnue, elle ne l'avait pas laissé approcher assez pour qu'il pût lui adresser la parole.

Très-affligée, et au moins aussi alarmée, mistress Clements se représenta comme ne demandant pas mieux que de ramener Anne dans la capitale où elle serait, en effet, bien moins exposée; mais, pour le moment, retenue dans son lit par la maladie, on ne pouvait songer à la transporter hors de ce voisinage, où elle courrait tant de risques.

Le comte s'informa si mistress Clements avait appelé quelque médecin, et apprenant que jusqu'alors elle avait hésité à le faire, par crainte de rendre public leur séjour dans le village, il lui apprit qu'il était lui-même un homme du métier, et se déclara prêt à revenir avec elle jusqu'à Sandon, au cas où cela lui serait agréable, afin de voir s'il n'y avait pas quelque chose à faire pour soulager Anne.

Mistress Clements (se sentant une confiance toute naturelle pour le comte, à raison du message dont lady Glyde l'avait chargé) accepta son offre avec reconnaissance, et ils reprirent ensemble la route du "cottage."

Anne était endormie quand ils arrivèrent. A sa vue le comte tressaillit (surpris, bien évidemment, de la voir ressembler si fort à lady Glyde). La pauvre mistress Clements n'attribua cette émotion qu'à la gnativité de l'état où il trouvait la jeune malade. Il ne permit pas qu'on troublât son sommeil; il se contenta de poser à mistress Clements quelques questions sur les symptômes du mal, tandis qu'il contemplait Anne Catherick, et légèrement lui tâta le pouls.

Sandon était assez considérable pour posséder une boutique d'épicier-droguiste; le comte s'y rendit pour écrire son ordon-

nance, et faire faire le remède sous ses yeux. Il le rapporta lui-même, assurant à mistress Clements que, grâce à ce stimulant d'un grand effet, Anne serait bientôt assez forte pour sortir de son lit et supporter la fatigue d'un voyage à Londres, lequel, après tout, ne durerait qu'un petit nombre d'heures. Le remède devait être administré en plusieurs fois, déterminées d'avance pour ce jour-là et le lendemain.

Au troisième jour, elle serait en état de voyager; et il convint de se rencontrer avec mistress Clements à la station de Blackwater, pour les voir partir par le train de midi. Si elles ne s'y montraient point, présumant que l'état de la malade avait empiré, il reviendrait immédiatement au "cottage."

La tournure que prirent les événements ne réalisa pas cette dernière prévision.

La médecine eut sur Anne Catherick un effet extraordinaire, et ses bons résultats furent confirmés encore par l'assurance que mistress Clements croyait pouvoir lui donner maintenant, de rencontrer bientôt lady Glyde à Londres. Au jour et à l'heure fixés (elles n'avaient pas tout à fait passé une semaine complète dans le Hampshire), les deux femmes arrivèrent à la station. Le comte les y attendait, tout en causant avec une dame d'un certain âge, qui semblait aussi se disposer à partir par le train de Londres.

Il leur prêta une très-bienveillante assistance, et les installa lui-même dans le wagon, priant mistress Clements de ne pas négliger l'envoi de son adresse à lady Glyde. La dame âgée ne voyagea point dans le même compartiment, et elles ne prirent point garde à ce qu'elle était devenue en débarquant à la gare de Londres. Mistress Clements se procura, dans un quartier paisible, un logement convenable; et ensuite, ainsi qu'elle l'avait promis, écrivit à lady Glyde pour lui faire connaître sa nouvelle adresse.

Il s'écoula un peu plus de quinze jours, et l'on n'avait encore aucune réponse.

A l'expiration de ce temps, une dame (la même personne âgée qu'elles avaient vue à la station) arriva dans un cabriolet, se disait envoyée par lady Glyde, alors dans un hôtel de Londres, et qui désirait voir mistress Clements, afin de combiner entre elle l'entrevue qu'elle désirait avoir avec Anne. En présence de celle-ci et à sa prière expresse, mistress Clements se déclara toute disposée à déférer à ce vœu, d'autant plus qu'elle ne devait pas quitter la maison pour plus d'une demi-heure.

Elles partirent ainsi dans le cabriolet, elle et la dame âgée (bien évidemment madame Fosco). Celle-ci, après qu'elles eurent franchi une certaine distance, et avant qu'elles fussent arrivées à l'hôtel désigné, fit arrêter le cabriolet devant un magasin, priant mistress Clements de l'attendre quelques minutes, pendant qu'elle ferait une emplette urgente et jusque-là oubliée. — Elle ne reparut plus.

(à suivre)

UN BIENFAIT POUR LE BEAU SEXE



Poitrine par aite par es Poudres Orientales, les seules qui assurent en trois mois et sans nuire à la santé, le développement des formes chez la femme, et guérissent radicalement

LA CONSOMPTION
DYSPEPSIE...
ANEMIE...
ET LES FAIBLESSES
D'ESTOMAC.

❖ SANTE ET BEAUTE ❖

UNE BOITE, AVEC NOTICE, \$ 1.00
SIX BOITES, " " 5.00

EN VENTE DANS TOUTES LES PHARMACIES DE PREMIERE CLASSE

DEPOT GENERAL POUR LA PUISSANCE:

❖ L. A. BERNARD ❖

1882 rue Ste-Catherine, Montreal

ROMEO PREVOST & CIE

Comptables Auditeurs

LIQUIDATEURS ET FIDEI-COMMISSAIRES

ARGENT A PRETER

Achats de Débentures Municipales

Batisse des Chars Urbains, CHAMBRES Nos 41 et 42
Telephone Bell No 815

MONTREAL.

N. LEVEILLE

Marchand Tailleur

Employé pendant 18 ans à la maison
L. C. DeTonnancourt.

138½, RUE ST-LAURENT

MONTREAL.

Toujours en magasin un grand assorti-
ment de Draps, Casimirs, Tweeds de
première qualité et de Patrons
les plus nouveaux.

FUMEZ

LES

CIGARES ET LES CIGARETTES

CRÈME DE LA CRÈME ET

LAFAYETTE

DE J. M. FORTIER

R. WILSON SMITH COURTIER EN VALEURS

DE PLACEMENT

ACHETE ET VEND: Débentures
Municipales, Bons du Gouverne-
ment et Actions de Chemin de fer,
Valeur de première classe conve-
nables pour placements en fidé-
commis. Toujours en mains.

1724, NOTRE-DAME, MONTREAL.

LA LIBRAIRIE ANCIENNE ET MODERNE

LIVRES NEUFS ET D'OCCASION
COLLECTION DES
Principaux Romanciers
FRANCAIS

Dernières nouveautés reçues chaque semaine.
Grand choix d'ouvrages d'occasion.

SPECIALITE de LIVRES CANADIENS
RELIURES ET IMPRESSIONS

Attention particulière aux commandes par la poste

ARCHAMBAULT & BELIVEAU,
Libraires-Commissionnaires

TELL. BELL 698

1617 RUE NOTRE-DAME

PURIFIEZ VOTRE SANG

AU MOYEN DU

GOUDRON

DE

NORVEGE

C'est le dépuratif du

Sang par excellence

IL EST BIEN

SUPERIEUR A LA SALSEPAREILLE

Et ne manque jamais de guérir
les maladies chroniques ré-
sultant le plus souvent
d'un

SANG VICIE

TELLES QUE

Les vieilles bronchites,
Les maladies de la gorge,
Les catharres,
Les maladies des
Rognons et de
La Vessie,
Les maladies de la peau,
etc., etc.

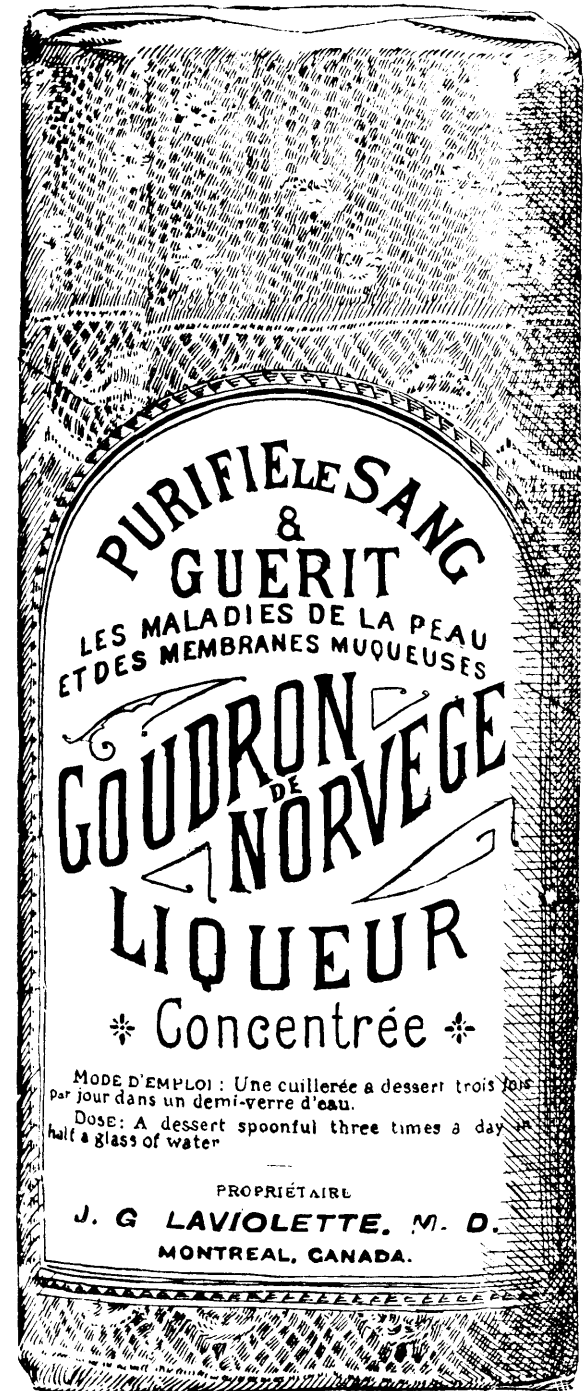
GRAND FLACON

D'UN DEMIARD :

PRIX: - - 25 CTS

Chez tous les pharmaciens

DEMANDEZ-LE



MODE D'EMPLOI: Une cuillerée a dessert trois fois
par jour dans un demi-verre d'eau.

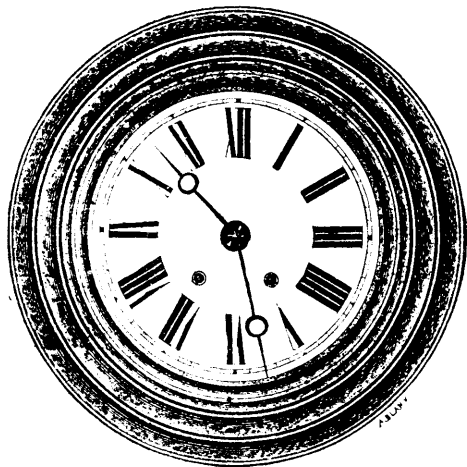
Dose: A dessert spoonful three times a day
half a glass of water

PROPRIÉTAIRE

J. G. LAVIOLETTE, M. D.

MONTREAL, CANADA.

HORLOGES! HORLOGES!



N'ACHETEZ PAS

◆ VOS HORLOGES

AVANT D'AVOIR VU NOTRE ASSORTIMENT ET NOS BAS PRIX

Nous venons de recevoir de la fabrique un choix considerable de

HORLOGES MUSICALES,
HORLOGES DE FANTAISIE,
REVEIL-MATINS

Toutes nos horloges sont garanties

Adressez-vous aux quartiers généraux du bon marché.

En gros seulement

The AMERICAN CLOCK Co.

No 1611, rue Notre-Dame, coin St-Gabriel
MONTREAL

APPEL AU CLERGE

A VENDRE

AU PROFIT DE

LA COLONISATION

(Pour un missionnaire)

18 BEAUX TABLEAUX

A L'HUILE

A PRIX MODIQUES

CHEZ

M. ALBERT GAUTHIER

Marchand d'ornements d'église

RUE NOTRE-DAME, MONTREAL

IMPRIMERIE BILAUDEAU

1635, RUE NOTRE-DAME

(En face de la rue St-Jean-Baptiste)

MONTREAL

On se charge de travaux d'imprimerie en général :

LIVRES,
BROCHURES,
JOURNAUX,
REVUES, ETC.

SPECIALITE :

Imprimés pour le commerce.

PRIX TRES MODERES

P.-D. BILAUDEAU,
Gerant

CHAMPAGNE "COUVERT"

LE MEILLEUR CHAMPAGNE



IMPORTE AU CANADA

En Vente Partout. Essayez-le

Seuls AGENTS au CANADA :

LAPORTE MARTIN & CIE

Epiciers en Gros - MONTREAL.

LANGELIER & CIE

AGENTS FINANCIERS

16, rue St-Sacrement

BUREAU No 4 MONTREAL

ARGENT A PRETER

Sur billets, hypothèques, etc. etc.

ACHATS ET VENTES

De debentures, bons du gouvernement, etc.